



HAL
open science

Jeanne Durieux, Tours et détours de l'imaginaire

Erika Thomas

► **To cite this version:**

Erika Thomas. Jeanne Durieux, Tours et détours de l'imaginaire. Alternatives Artistiques. Alternatives Artistiques, 2024, 978-2-918779-19-3. hal-04524228

HAL Id: hal-04524228

<https://hal.science/hal-04524228>

Submitted on 28 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Erika Thomas

Jeanne Durieux (1942-2018)

Tours et détours de l'imaginaire



"je n'ai pas
tu t'es inven
tant que qu

lors. Oui. Je
s créé de toi
dans cet au

Et cette personne a été moi"

Alternatives Artistiques

Erika Thomas

Jeanne Durieux (1942-2018)
Tours et détours de l'imaginaire

Alternatives Artistiques

Avant-propos



Fig 1 - Archives journalistiques - B-9 Fonds Chris Marker

En mars 2021 alors que j'effectuais des recherches sur le Fonds Chris Marker j'ai trouvé, dans un des nombreux cartons consultés, un encart présentant une conférence à venir le lundi 13 septembre 1993 à la Société de Géographie au 184, Boulevard Saint-Germain, intitulée « *Capter la beauté du monde* ». Un peu plus bas dans l'article de présentation, le nom de la conférencière – Jeanne Durieux – était entouré en rouge et sur la marge du papier journal un mot malheureusement indéchiffrable était suivi d'un numéro de téléphone. Le soir même j'ai composé ce numéro. Il s'agissait d'un fixe, il était toujours opérant :

« *Allô j'aimerais parler à Mme Durieux, j'ai trouvé son nom dans un des cartons de Chris Marker¹...* ». « *Passez me voir demain à 11h. 30 rue Léon Frot. Ma femme est décédée depuis le 9 octobre 2018* ».

Bien sûr, j'y suis allée.

Pourquoi certains éléments, qui pourtant nous font dévier de notre recherche principale, rencontrent chez nous, et d'une façon si impactante, un écho important ? Quelque chose ressemblant à un désir... Est-ce essentiellement dû à l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvons au moment où nous recevons ces éléments ? Le fait est que je ne pensais pas alors que ce fil que j'allais tirer semaines après semaines m'emmènerait dans des contrées singulières à la rencontre de personnes qui avaient côtoyé d'une façon ou d'une autre Jeanne Durieux dite Jeanne Labroche. Cette femme – fille d'un père hongrois et d'une mère espagnole hantés par l'oppression politique, ethnologue autodidacte, photographe de voyage, vendant ses photos et ses articles à des journalistes de salon qui les signaient à sa place – avait tout pour qu'un ouvrage lui soit consacré. Rassembler des éléments épars n'a pas été chose facile. Mais une rencontre en a entraîné une autre. Ainsi se construisent les récits, les histoires.

Je tiens d'ores et déjà à remercier toutes celles et tous ceux qui ont rendu possible cette incursion dans la vie d'une femme aussi étincelante que fragile. Je remercie en premier lieu, son mari Henri Durieux et son fils Philippe Durieux, ensuite celles et ceux qui l'ont connue ou croisée – dans leurs enfances, adolescences ou en tant qu'adultes : les souvenirs qu'ils ont partagés avec moi m'ont permis de saisir les différentes facettes de Jeanne Durieux. Je remercie enfin le service psychiatrique de Saint-Anne et les soignants qui ont pu m'éclairer sur la nature des troubles qui agitaient Jeanne à la fin de sa vie.

¹ Je co-réalisais alors un film sur ce cinéaste avec Laura Farrenq (*On vous parle de Chris Marker*, 95 min, 2023).

Introduction

J'aimerais introduire cette recherche par un souvenir précis. Une voix, un visage, une situation. Nous sommes dans un bel appartement, non loin du Cirque d'Hiver et nous mangions des macarons.

« Elle aurait aimé savoir qu'après sa mort, quelqu'un chercherait à comprendre ce qu'elle-même n'avait pas pu saisir dans son intégralité : le sens de sa vie. Ce qui l'agitait profondément. Ce qu'elle cherchait sans cesse. » Henri Durieux ne s'adressait pas vraiment à nous – Bernard et moi – il semblait se parler à lui-même tandis qu'il nous servait du café dans un beau service en porcelaine *Haviland Brésil*. *« C'est la manufacture Zuber, vues du Brésil. Vous connaissez ? 2eme moitié du XIXème siècle. Jeanne adorait ce service ! »* Oui le service était très beau et très raffiné.

Voici comment a débuté notre première rencontre avec Henri, le 15 mars 2022. A la fois contents voire surpris d'être reçus et légèrement mal à l'aise car ne sachant pas réellement ce que nous cherchions dans cette histoire. Mais des rencontres chez Henri il y en aurait beaucoup d'autres, certaines très joyeuses et souvent musicales car *« Jeanne aimait la musique »*, elle écoutait beaucoup de choses différentes et dansait beaucoup. A un certain moment de ce premier rendez-vous, Henri m'a dit en me montrant une étagère de CD, *« choisissez-en un ! Je vous l'offre, je sais que Jeanne aurait aimé ce procédé »*. J'ai laissé le hasard guider ma main et je suis tombée sur *Janis Joplin, Little girl blue*. A chaque fois que je j'écoute cette musique si déchirante, je pense à cette femme que je n'ai pas connue et je souris en me disant que la vie a quand même de drôles de façons de nous surprendre.

Je présenterai dans cet ouvrage, la synthèse de mes recherches et analyses concernant Jeanne Durieux grâce notamment aux documents consultés et aux personnes rencontrées.

Loin de la chronologie classique qui m'inciterait à débiter l'histoire de Jeanne Durieux par son enfance, c'est plutôt par la fin que je souhaite commencer. C'est en effet, les dernières années d'internement – années d'égarements psychiques – qui m'ont particulièrement touchées. En partant de ce qui se jouait alors j'espère être en mesure d'éclairer d'une façon particulière le parcours de cette femme semblant si viscéralement ancrée dans la vie et dans la joie. Les cinq dernières années de la vie de Jeanne, à l'hôpital Saint-Anne, m'ont amenée à me poser la question suivante : *comment un sujet apparemment bien aménagé psychologiquement peut-il vaciller et s'effondrer à partir d'un événement banal comme celui de la perte d'une broche ?*

Bien-sûr, il s'agit là d'une question rhétorique me permettant de déployer une problématique précise. Bien que cet événement « la perte d'un objet » doive être considéré sous divers angles ici dans cet ouvrage, aucun événement – aussi anodin paraît-il – ne peut être perçu comme étant banal dès lors qu'il affecte un individu. A partir des différents entretiens et documents analysés et d'une approche multidisciplinaire – comprenant l'analyse de discours, la psychanalyse, la sémiologie de l'art ou la sociologie – il s'agira pour moi d'une part de considérer *la vie par sa fin* (le délire et ses possibles significations) au regard *d'un début de vie et de vie d'adulte* (comportant notamment à la fois la perte du père et le goût des voyages) et d'autre part les multiples rencontres qui en disent autant sur Jeanne.

Première partie

Une vie par sa fin

Chapitre 1 : le vacillement et l'enfermement (2010-2018)

Où commence la fin de quelque chose ? Lorsque l'inanimé a étreint sa substance ou lorsque les premiers signes du grand silence se manifestent par vagues successives de plus en plus pressantes ? Jeanne Durieux est décédée le 9 octobre 2018 d'un arrêt cardiaque dans le service psychiatrique de l'hôpital Saint-Anne, à Paris. Quelques années avant sa mort, une mécanique inexorable semblait se mettre en route.

Le 17 septembre 2010, pour fêter ses soixante-huit ans, Jeanne organise un dîner artistique et littéraire pour quatre de ses plus proches amis. Pour cette invitation, chaque convive était censé apporter avec lui quelque chose d'artistique afin d'en discuter avec les autres : un livre, un poème, l'évocation d'une pièce de théâtre, le DVD d'un film culte, un vinyle ou un CD musical, une photographie, un compte-rendu d'exposition. L'« objet » amené pouvait prendre des formes diverses. L'important était de passer, par son intermédiaire, une soirée à parler des thèmes qui les touchaient et, à travers l'objet, de parler d'eux-mêmes. Ce soir-là, Henri se souvient que Jeanne – d'habitude très enjouée par la perspective de ces diners – était maussade avant l'arrivée de ses amis. Elle cherchait une broche qui demeurait introuvable.

« Je revenais de chez un caviste, j'avais acheté de très bonnes bouteilles. Jeanne semblait préoccupée et quand je lui ai dit que nous allions passer une bonne soirée avec nos vieux amis, je me souviens d'avoir trouvé très étrange qu'elle me réponde qu'elle n'en avait que faire de ses amis. Cela ne lui ressemblait pas. Pourquoi disait-elle cela ? Tout ce qui l'occupait était de retrouver une broche qu'elle voulait porter ce soir-là (...) ²»

² Entretien Henri Durieux, mai 2022.

Malgré sa vaine recherche, son humeur changea rapidement. Elle but un verre de vin, mis de la musique cubaine et regarda Henri : « *Oui tu as raison, nous allons passer une bonne soirée avec nos amis. Je retrouverai ma broche demain*³ ».

La soirée fût excellente. Pourtant, un document rédigé par son amie Jacqueline Castillo laisse entrevoir les jours qui ont suivi comme un sombre cauchemar pour Jeanne. L'événement annonciateur de la fin. Le coup de tonnerre dans un ciel s'efforçant de paraître serein⁴. Ce document, consulté à la BDIC de Nanterre, se constitue comme le début d'un manuscrit, probablement le brouillon d'un ouvrage, que Jacqueline Castillo, ancienne professeure de littérature espagnole à l'université d'Amiens⁵ voulait rédiger sur son amie.

Document n°1⁶ - Extrait d'un texte inédit rédigé par Jacqueline Castillo. Le texte dactylographié et incomplet fait trois pages. Il fait partie d'un des cinq cartons d'archives "Jacqueline Castillo Matthieu" déposés à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC) de Nanterre. Le texte n'est pas daté. Il est précédé d'une dédicace.

« Cet ouvrage est dédié à mon amie de très longue date Jeanne Durieux. C'est son itinéraire si singulier que je vais tenter de rassembler ici.

Lorsque j'ai rencontré Jeanne elle n'était pas cette vieille femme répétant inlassablement des mots incompréhensibles et se débattant de toutes ses forces lorsque les infirmiers venaient la chercher pour sa douche. Qui pourrait le croire en la voyant aujourd'hui, Jeanne avait été pour moi et d'autres de ses connaissances une femme des plus inspirantes. C'est vers l'âge de 12 ou 13 ans, dans une bibliothèque municipale que nous nous sommes rencontrées, il y a bien longtemps.

³ Idem.

⁴ Référence ici à la belle définition qu'en donne Michel Leiris dans *l'âge d'homme*, Folio, 1939 p. 111 « *Tout ce qui fait figure de « coup de tonnerre dans un ciel serein », d'apparition spectrale à la fin d'un banquet, de malheur surgissant alors que tout semblait si calme (...)* ».

⁵ Jacqueline Castillo est décédée le 29 juillet 2019.

⁶ J'ai attribué des numéros aux différents documents afin de les réunir plus facilement dans une table des documents en fin d'ouvrage.

L'important aujourd'hui est de dire qu'elle était une femme qui aimait recevoir ses amis, qui aimaient rire, chanter et danser. Une femme qui aimait la vie.

Le dernier souvenir que j'ai de l'époque où elle était encore cette femme, est la soirée de son anniversaire au cours de l'année 2010. Elle et Henri avaient invité quatre convives dont les noms m'échappent aujourd'hui. J'étais arrivée en avance, j'avais apporté une bouteille de vin et le catalogue de l'exposition C'est la vie. Vanités : De Caravage à Damien Hirst. Nous l'avions visité ensemble Jeanne et moi au Musée Mayol et elle avait regretté de ne pas avoir acheté le catalogue. Ce jour-là quelque chose aurait dû m'alerter. On néglige parfois les détails porteurs d'une vérité trop brutale. En effet, lorsque nous sommes sorties de cette exposition, Jeanne affectait un air particulièrement sombre. Son regard, habituellement profond, était dépourvu d'éclat et regardait dans le vide. A un moment, elle m'a pris le bras en m'arrêtant dans la rue en me disant d'un air accablé comme s'il s'agissait d'une question vitale : "Jacqueline pouvons-nous retourner au musée ? Il faut que j'achète le catalogue de l'exposition". Nous avons déjà beaucoup marché mais nous avons opéré un demi-tour. Lorsque nous sommes arrivées au musée, il était déjà fermé. Jeanne a alors murmuré que ce n'était finalement pas grave et qu'il s'agissait juste pour elle de vérifier la présence d'un nom d'artiste. Elle ne m'en a pas dit plus mais son humeur était instable le reste de la journée pouvant passer des larmes à un éclat de rire sur l'espace de quelques minutes.

Le soir du dîner entre amis je lui apportais donc le fameux catalogue. Elle avait ouvert la porte. Il y avait de la musique cubaine. Jeanne souriait, me remerciait pour l'ouvrage qu'elle avait aussitôt posé en le regardant à peine et m'invitait à prendre place sur le canapé. Henri m'avait tendu un verre et s'était mis à raconter le voyage qu'ils venaient de faire à New York. Jeanne riait en ajustant ses cheveux. Elle était étincelante ce soir-là. Comme si le feu qui l'animait surgissait une dernière fois de toutes ses forces avant de s'éteindre à jamais.

Les autres amis du couple, trois hommes connaissant Henri de très longue date, sont arrivés peu après moi. À un moment Jeanne a déclaré qu'elle nous avait réunis pour une "soirée-philosophie". C'était une de ses grandes spécialités : je la revois accroupie et penchée sur la table basse, poussant d'une main les assiettes de petits fours et de l'autre se mettre à écrire sur des bouts de papiers qu'elle pliait ensuite, les différentes questions qui lui traversait l'esprit. Elle les déposait un à un dans un chapeau. "A toi l'honneur Jacqueline ! Tire-nous le thème de notre soirée !" J'ai posé mon verre de vin avant de plonger ma main dans le chapeau : "A quoi sert la littérature ?"

Jeanne avait levé un doigt en l'air en disant qu'il nous fallait réfléchir tout haut ensemble en évoquant des romans que nous avions lu. Cette soirée avait été délicieuse. La conversation animée, la gastronomie raffinée.

Le lendemain j'avais envoyé un mot de remerciement à Jeanne et Henri.

Un mois après cette soirée, en croisant Henri au supermarché il m'avait dit que Jeanne avait fait une crise psychotique quelques jours après notre dernière rencontre. Crise psychotique. Je ne savais pas ce que cela voulait dire. Il m'expliquait qu'elle s'était cachée trois jours dans la cave alors qu'il était en déplacement à Lyon. Elle avait été victime d'hallucinations et voulait, selon elle, se protéger des défunts qui l'appelaient sans cesse. Le jour même de cette rencontre j'ai appelé Jeanne, en vain. Elle ne répondait pas. Je suis passée chez elle mais elle n'ouvrait pas la porte. Un jour Henri m'a appelé pour me dire qu'elle allait de plus en plus mal. Entre cette soirée et son internement deux ans plus tard je n'ai pas revu Jeanne. Je lui ai rendu visite à Saint-Anne il y a une semaine et cette pauvre femme que j'ai vu, sursautant à chaque bruit et chuchotant qu'elle voulait qu'on lui rende une broche n'était plus Jeanne. C'est ce qui m'a décidé à écrire cet ouvrage. A un certain moment dans la vie, il [le reste du texte de Jacqueline Castillo est manquant].

Comme nous pouvons le constater, les versions de la soirée sont légèrement différentes. Les deux témoignages restent aussi précieux l'un que l'autre. Henri évoquait l'invitation de deux couples d'amis, Jacqueline de trois collègues et amis d'Henri qu'elle semblait peu connaître. Mémoire et émotions sont intimement liées et expliquent les variations dans la restitution des faits. Des études récentes l'établissent : les émotions – leurs natures et leurs intensités - trient ce qui va être retenu dans le but de conserver une représentation cohérente de ce qui a été traversé, de soi et du monde environnant⁷. Ce qui reste comme dénominateur commun intéressant dans ces témoignages est le fait que l'un comme l'autre des témoins, met en lumière une étrangeté chez Jeanne : elle cherche frénétiquement une broche et dit ne pas se soucier des amis d'une part, elle regarde à peine le catalogue qui lui semblait tellement précieux quelques semaines auparavant d'autre part.

⁷ Eustache, F. Guillery-Girard, B Dayan, J. « Les liens ténus et complexes entre mémoire et émotions », *in Analysis*, Volume 1, Issue 1, 2017, p.32-38.

Dans les deux cas, l'humeur semble extrêmement mobile et si l'interlocuteur (le mari ou l'amie) semble rassuré à court terme, les jours qui vont suivre pour Jeanne, puis pour Henri puis pour Jacqueline qui l'apprendra plus tard, vont s'avérer bien plus graves.

Au sujet de cette humeur changeante le docteur Delmont, psychiatre qui l'a accompagnée sur ses dernières années précise ceci⁸ :

« Jeanne avait une personnalité hyperthymique, hyperactive et créative. Si dans les premières années de manifestation de la maladie l'adaptation sociale restait bonne, au fur et à mesure des années le dysfonctionnement socio-psychique a été grandissant. La grande labilité émotionnelle au cours d'une même journée et une réponse émotionnelle très forte voire excessive – même en dehors de toute décompensation – aux stimulations environnementales ont également caractérisé ce que j'appelle le tournant de sa maladie. Jeanne a ensuite cumulé d'autres troubles, comme le trouble panique, la phobie sociale. Ses hallucinations n'étaient pas sans lien avec ses troubles du sommeil. Comme d'autres patients présentant la même symptomatologie, le réflexe de sursaut était plus important et l'impact du stress assez considérable chez elle. Des événements que vous pourriez considérer comme « mineurs » représentaient des risques de rechutes, de délires. Bien sûr, sur la fin son état s'est considérablement aggravé comme vous le savez ».

Voilà qui éclaire le contexte psychique – le « tournant » – dans lequel se trouvait Jeanne au moment de cette soirée. Reprenons maintenant les faits – ou plutôt les objets – un à un car ils peuvent nous servir d'indice : *une broche* et un *catalogue d'exposition*. Etrangement, *ils ne sont pas sans lien*.

Jeanne prétendait avoir trouvé cette broche en forme de mouche à la gare d'Austerlitz au début des années 2000.

⁸ Le secret médical sur les troubles dont souffrait Jeanne a été levé sur la demande du mari Henri Durieux dans le cadre de la rédaction de cet ouvrage.

Sertie d'une pierre bleue en son centre, de deux petites pierres rouges figurant les yeux et de nacre, la broche en argent avait fait l'objet d'une estimation dont la valeur ne m'a pas été communiquée. Si Jeanne semblait tenir à cette broche, elle ne l'avait jamais portée arguant que les « *mouches se posent sur les cadavres et les déchets*⁹ ».

La broche – à la fois trouvée et perdue, gardée et délaissée – est précisément l'objet qu'elle cherche frénétiquement, pour la première fois, cette soirée du 17 septembre 2010. Sans parvenir à mettre la main dessus, elle la rend présente à un moment de la soirée en évoquant des rites funéraires dans lesquelles les mouches ont un rôle important à jouer comme en témoigne un autre document retrouvé.



Fig 2 - Une broche en forme de mouche

⁹ Entretien avec Philippe Durieux 27 juin 2022.

Doc n°2 – Petite carte envoyée par Henri Fougerole le 18 septembre 2010 au couple Durieux. Fonds Durieux.

« Chère Jeanne, cher Henri, quelle délicieuse soirée passée en votre compagnie hier ! Grâce à vous – à Jeanne en particulier – j'en ai appris plus sur les investigations scientifiques du site de la Huaca au Pérou. C'est étrange... je n'arrête pas d'y penser à ces mouches nécrophages survolant les squelettes et de leurs rôles dans l'au-delà. Voilà ce qui s'appelle « accompagner les défunts » !¹⁰ »

Cette broche fera l'objet de discours récurrents chez Jeanne les jours suivants. *« Nous ne savions pas pourquoi elle voulait absolument retrouver cette broche mais peut-être que si elle y était parvenue, ça l'aurait apaisée¹¹ »*. Jeanne la cherche de fond en comble dans la maison. Elle remue ses affaires, ses boîtes, ses livres, ses meubles : rien n'y fait, la broche reste introuvable. Le vacillement s'opère alors, léger d'abord, presque imperceptible. Bientôt, plus rien ne va intéresser Jeanne si ce n'est de retrouver l'« *objet perdu* » qui coïncidera progressivement avec la perte d'elle-même. Ce que cette broche venait signifier et de quoi elle tenait lieu, je ne l'apprendrais que beaucoup plus tard. Par hasard. Si le hasard existe.

Qu'en est-il du catalogue – objet tant désiré puis délaissé par Jeanne ? – Jacqueline Castillo, dans le document cité dans les pages précédentes, précise qu'elles avaient visité ensemble l'exposition au Musée Mayol, que son amie *« avait regretté de ne pas avoir acheté le catalogue »* au point de revenir en vain sur ses pas longtemps après avoir quitté les lieux pour tenter d'acheter l'ouvrage afin de *« vérifier la présence d'un nom d'artiste »*. Cette exposition de 2010 a bénéficié d'une large couverture médiatique.

¹⁰ A ce propos voir Huchet, J.-B., « Des mouches, des morts, des offrandes : archéontomologie de tombes mochicas de la pyramide de la Lune, Pérou ». *Recherches amérindiennes au Québec*, 47(2-3), 23–34. 2017. <https://doi.org/10.7202/1048593ar>.

¹¹ Philippe Durieux, 27 juin 2022.



Fig 3 - © Un catalogue tant désiré

Son propos central concernait la façon dont la mort absorbait les artistes notamment dans la représentation qu'ils proposaient du corps post-mortem. Le *memento Mori* et toutes ses métaphores allant des fleurs fanées, fruits pourris, sabliers, crânes ou autres. « De Pompéi à Damien Hirst, *C'est la vie ! rend compte des métamorphoses d'une mort qui nous va si bien. À l'heure de la disparition de l'espèce programmée*¹² ».

12 Présentation du catalogue de Nitti P., Tapié A., et all. *C'est la vie : Vanités de Pompéi à Damien Hirst*, Flammarion, Paris, 2010.

Si le moment exact de la visite de cette exposition n'est pas mentionnée, nous savons qu'elle se déroulait du 3 février au 28 juin 2010, soit la même année que la soirée d'anniversaire. Le thème de la mort, lié à une « inquiétante étrangeté » de l'humeur, semblait déjà traverser Jeanne. La broche comme le catalogue se trouvent réunis dans *l'inatteignable*. La broche est perdue et le catalogue – pourtant (re)trouvé grâce à Jacqueline qui le lui offre – demeure hors de portée d'intérêt. Comme si, le laps de temps entre le désir ardent d'avoir ce catalogue (pourtant non acheté au départ) avait fonctionné comme un temps nécessaire au désinvestissement progressif de l'objet. Catalogue et broche, évoquant l'un comme l'autre la mort, donnent corps à la « danse macabre » de Jeanne : *en vain je cherche la mort que je pourrai exhiber sur mon décolleté et d'une volonté qui s'ignore je délaisse cette mort qui s'expose dans les musées*. Voilà ce que semble nous dire Jeanne au « tournant » de sa maladie.

Les jours qui ont suivi cette soirée vont donc être marqués par la première crise psychotique de Jeanne Durieux. Le 18 septembre, son fils, Philippe, rend visite à ses parents.

« Ma mère était dans un état d'exaltation assez inhabituel, elle parlait à la fois de son ami imaginaire Ernst Legy – je ne sais pas si mon père vous en a parlé – et de la broche qu'elle avait perdue. Je lui avais offert un bouclier Asmat de Papouasie acheté lors du Parcours des Mondes, vous savez ce salon international réunissant les galeries d'arts extra-européens. Je faisais souvent le Parcours avec ma mère qui adorait flâner à Saint-Germain. Mais cette année-là, elle avait déclaré que tout cela n'était que de la surenchère ! Et je dois dire que quand elle a vu mon cadeau elle a ri en me disant qu'elle espérait vraiment que je n'y avait pas mis une fortune¹³ » !

¹³ Entretien Jacques Durieux, juillet 2022.



Fig 4 - Bouclier Asmat du début du XXe siècle

A ce stade de mes recherches, je me suis longuement intéressée à l'histoire de l'ami imaginaire de Jeanne. Un photographe créé au cours de l'enfance et auquel elle s'adressait régulièrement à deux moments importants de sa vie : juste après la perte de son père puis *autour* de cette crise psychotique. Ainsi, elle l'avait évoqué en tant que personne réelle dans une lettre adressée à son amie Jacqueline quelques mois avant le dîner d'anniversaire :

Document n°3 : Lettre de Jeanne Durieux adressée à Jacqueline Castillo. Document appartenant à un des cartons d'archives "Jacqueline Castillo" déposé à la bibliothèque de documentation d'histoire contemporaine (BDIC) de Nanterre. Lettre datée du 12 mai 2010.

« Ma très chère Jacqueline,

Comme je suis heureuse d'avoir reçu ta longue lettre ! Je vous imagine Georges et toi dans ce périple et je te remercie pour ces belles photos qui nous font voyager avec vous.

En voyant ces photos d'Espagne j'ai pensé à maman et à l'époque où elle venait me rendre visite...J'en ai eu les larmes aux yeux. Tu comprends bien je pense : le passé qui remonte sans qu'on s'y attende.

En attendant notre voyage en Polynésie qui aura finalement lieu en octobre je t'envoie mon autoportrait¹⁴ ! Tu te souviens celui que j'avais fait à 16 ans avec l'appareil photo que papa m'avait offert en cadeau ? Même technique ma chérie ! Même recadrage, j'essaye de m'y retrouver ! Si je suis vivante à 70 ans j'en ferait un 3e. Ça fera une trilogie : moi, moi et moi. Je ris en écrivant cela et pourtant prendre une photo de soi n'est-ce pas vouloir fixer - pour mieux l'observer - quelque chose qui nous échappe ? Oui Jacqueline, je peux te le dire à toi : je sens quelque chose qui m'échappe, quelque chose d'intérieur. Il faudrait que je comprenne.

Ernst Legy (tu sais cet ami photographe dont je t'ai reparlé avant ton départ) ne fait jamais d'autoportrait. Je ne sais pas s'il s'agit d'un parti pris (du genre "je regarde le monde plutôt que moi-même") ou plus simplement d'une vocation plus documentaire (je pense à ses séries sur la guerre, les bidonvilles, l'exode...). Il faudra que je lui pose la question à l'occasion.

Et toi où en es-tu de tes projets ? Est-ce que Georges te soutient ? Vous aviez l'air tellement en forme la dernière fois, cela faisait plaisir à voir ! Je sais comme tu as souffert Jacqueline et vois-tu il me semble qu'avec Georges la vie t'offre un puissant réconfort en plus d'une belle histoire d'amour.

J'arrête ici pour aujourd'hui. Appelle-moi dès que tu seras de retour en France. Organisons un dîner ici à la maison ! J'inviterai les Moreau, ils sont tellement drôles ! Savais-tu que Mireille écrivait des poèmes ? Une merveille. Tu verras !

Je t'embrasse de tout cœur,

Jeanne »

¹⁴ L'autoportrait ne figure pas dans le document.

Quelque chose d'intérieur lui échappe écrit-elle avant d'enchaîner sur Ernst Légy. Mais pour respecter la chronologie de mon travail d'enquête, je n'en dirai pas plus pour l'instant pour y revenir avec plus de détails dans un prochain chapitre. Pour le moment il convient de rester sur ces jours qui ont suivi la soirée entre amis.

Le 18 septembre, Philippe et ses parents ont passé une partie de l'après-midi et de la soirée ensemble. Henri devait préparer une petite valise car il allait partir quelques jours à Lyon pour régler une succession familiale. Philippe quitte ses parents, un peu inquiet pour sa mère dont l'absence et l'anxiété avaient fait place à une exaltation fiévreuse. A un certain moment de la soirée, elle avait regardé son fils en lui demandant s'il avait des nouvelles de sa sœur. N'ayant pas de sœur, Philippe a préféré ne pas répondre. Néanmoins, il avait convenu avec son père qu'il faudrait – dès son retour de Lyon – faire en sorte que Jeanne puisse « voir un professionnel ». A savoir, un psychiatre.

Le 19 septembre, Jeanne dort encore lorsqu'Henri prend son train. Jusqu'au 21 il ne parvient pas à la joindre par téléphone. Cela le préoccupe mais il ne veut pas inquiéter son fils, ni ses amis, ni ses voisins. Il écourte son voyage. En arrivant chez lui en fin de matinée dans cette belle maison qu'ils habitaient alors et qui donne sur le parc Montsouris, il appelle Jeanne à plusieurs reprises avant d'entendre des sanglots. De très longs sanglots désespérés provenant de la cave. D'abord effrayée, Jeanne le reconnaît et se jette dans ses bras sans cesser de pleurer et de crier « *ils veulent me chercher, j'ai dû me cacher, j'ai cru qu'ils t'avaient emporté avec eux*¹⁵ ». Persuadée d'être poursuivie par une horde de défunts, Jeanne s'était recroquevillée depuis le départ de son mari dans un coin de sa cave. Henri raconte être lui-même en état de choc en voyant sa « *femme bien-aimée* » dans un tel état, le regard « *médusé* ». Il appelle son fils, puis un médecin. Un anxiolytique puissant, un long sommeil et le début d'une nouvelle vie pour Jeanne. Une vie hantée par les fantômes et les terreurs d'autrefois, le retour des angoisses auparavant si bien domptées.

¹⁵ Entretien Henri Durieux, mai 2022.

Il est intéressant de noter ici la succession des événements : tandis qu'elle cherche toujours sa broche en forme de mouche – qu'elle relie elle-même à la mort¹⁶ – Jeanne obtient de quoi symboliquement se défendre – le bouclier Asmat offert par son fils –. A cette offrande, l'épisode de la cave semble répondre qu'elle est incapable de se défendre et que ces objets d'arts autrefois sacrés pour elle, ont perdu toute efficacité. De même, elle évoque un homme qui n'existe pas, son ami imaginaire Ernst Légy et pense avoir perdu celui qui, de fait, est son mari « *j'ai cru qu'ils t'avaient emporté avec eux* ». Une certaine logique semble exister derrière l'apparent chaos des événements qui se sont succédés.

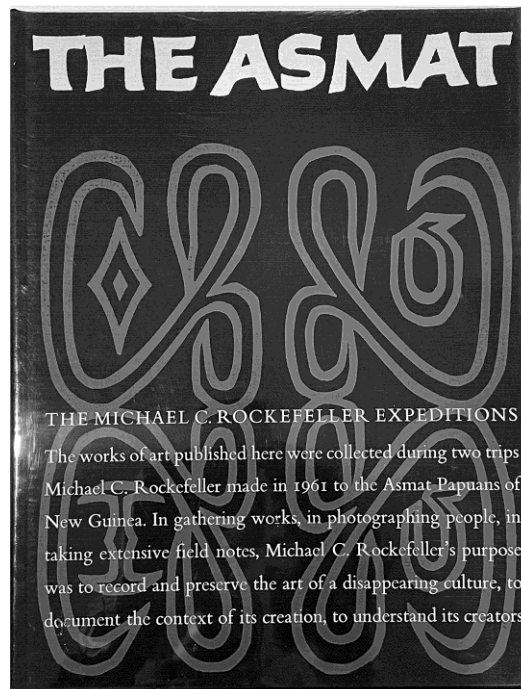


Fig 5 - Ouvrage bibliothèque Jeanne Durieux

¹⁶ « *Les mouches se posent sur les cadavres* » *op.cit.*

Ceux-ci se répondent. Le « *regard médusé* » de Jeanne n'est pas sans faire penser au mythe grec : Méduse décapitée par Persée grâce au bouclier d'Athéna poli comme un miroir¹⁷. Mais les Asmat dans tout cela ? Ces derniers pratiquaient bel et bien la décapitation des ennemis ainsi que le cannibalisme¹⁸. Très intéressée par les peuples océaniques Jeanne en a parlé dans une de ses conférences¹⁹. Dire qu'il y a une « certaine logique » derrière les événements ou enchaînements psychiques ne veut pas dire que ceux-ci soient complètement dépourvus d'une altération de la cognition, cela d'autant plus que les objets semblent se projeter dans un certain nombre de ses angoisses.

Le quotidien devient difficile pour Jeanne qui se remet à chercher frénétiquement, jour et nuit, à chercher sa broche. Un message retrouvé dans les archives de la famille montre l'étendue de la souffrance de Jeanne et les conséquences au niveau social.

Document n° 4 - Message rédigé sur un bout de papier non daté et signé "l'ensemble des voisins". Le message fait partie des archives de la famille Durieux.

Monsieur Durieux,

Il ne nous est plus possible de supporter le tapage que fait votre femme toute la journée et toute la nuit.

Ceci est un dernier avertissement avant une plainte en bonne et due forme.

Je tiens à ce que vous sachiez que l'autre jour alors que je frappais à votre porte, votre dame a ouvert et m'a jeté des poubelles à la figure! Trouvez-vous ça normal? Pas nous!

Nous comptons sur votre compréhension et sur votre action pour faire en sorte que cela cesse.

L'ensemble des voisins.

¹⁷ Pardo, É. (2010). « Le regard médusé ». *Recherches en psychanalyse*, 9, 84-88. <https://doi.org/10.3917/rep.009.0084>. Consulté le 14 août 2022.

¹⁸ Hoffman C. *Le destin funeste de Michael Rockefeller*, Globe, Paris, 2016.

¹⁹ « Partir ailleurs et mourir : présentation du livre de Michael Rockefeller » Séminaire de l'école doctorale de Paris 8. Février 2008.

Un autre document semble très éclairant sur le fait que Jeanne se retire progressivement de la vie sociale.

Document n° 5 - Lettre rédigé par Henri Durieux adressée à Jacqueline Castillo. La lettre fait partie d'un de cinq cartons d'archives "Jacqueline Castillo Matthieu" déposés à la Bibliothèque de Documentation d'Histoire Contemporaine (BDIC) de Nanterre. Elle est datée du 5 mai 2013.

Chère Jacqueline,

J'espère que tu vas bien. Je t'écris pour te demander de ne pas en vouloir à Jeanne pour son comportement qui te semble certainement très singulier, toi qui a toujours été si proche d'elle. Philippe t'a certainement expliqué qu'elle était en suivi psychiatrique depuis deux ans et au départ nous avons été rassurés de la voir moins exaltée, plus tranquille, moins en proie à ses grandes crises d'angoisse.

Mais depuis deux semaines plusieurs incidents montrent que les choses ne sont pas si simple : elle ne veut plus voir aucun de ses amis, tu as pu le constater à tes dépends et j'en suis profondément désolé. De plus elle recherche compulsivement une broche qu'elle aurait perdu il y a des années. Je me demande si cette broche existe vraiment. Des nuits entières à retourner l'appartement de fond en comble à la recherche de cet objet. La situation est fatigante pour tout le monde Jacqueline. Des voisins se plaignent su bruit...

Philippe et moi sommes de plus en plus démunis.

J'espère pouvoir te donner de ses nouvelles régulièrement.

Je t'embrasse et j'adresse mes amitiés à Georges.

Henri

Le 30 juin 2013 Jeanne est internée au service psychiatrique de Saint-Anne. Aux premiers délires s'associent des périodes d'exaltations maniaques et de profonde dépression.

Au fil de ces cinq années elle se lie d'amitié avec une patiente d'origine norvégienne²⁰, elle aussi « habitée » par des amis imaginaires. Elles se racontent leurs escapades dans ce monde où l'Autre fantasmé possède la consistance du réel. Ces années sont aussi celles de l'éloignement définitif avec ses anciennes connaissances. Seules les visites de son mari, de son fils et de son petit-fils Luka sont acceptées par Jeanne. Comme si les amis d'autrefois, incapables d'intégrer son univers, n'avait plus de place dans son existence. Nathalie Ommundsen, biologiste et nièce de la patiente scandinave se souvient de sa rencontre avec Jeanne²¹ :

« Un jour, je crois que c'était en 2015 ou 2016, je ne sais plus, il y avait un goûter organisé pour les proches des patients de l'hôpital. Je m'y trouvais car j'adorais ma tante. C'est là que j'ai rencontré Jeanne Durieux. Tout le monde l'appelait Jeanne Labroche. Son visage me disait quelque chose. J'avais l'impression de l'avoir déjà rencontrée dans un petit café du 13^e arrondissement où j'aimais déguster des pâtisseries. Jeanne m'a parlé de son ami photographe Ernst Légy et vous savez, comme j'étais habituée aux histoires de ma tantes, je l'écoutais comme lorsqu'on écoute une histoire fictive – c'est-à-dire sans se poser la question de la réalité. Pour ma tante comme pour Jeanne, leurs univers intérieurs était très riche dans le fond. Ma tante me disait même qu'un de ses amis imaginaires avait bien connu Ernst Légy. Les deux femmes riaient beaucoup ensemble. A la mort de Jeanne ma tante a fait un épisode de profonde dépression, d'ailleurs elle est décédée l'année suivante ».

Dans le cadre de cette recherche j'ai pris plusieurs contacts avec le personnel soignant de Saint-Anne. Je souhaitais en savoir plus sur le quotidien de Jeanne et sur comment elle pouvait être perçue par les uns et les autres, je proposais de les enregistrer. Le 28 mars 2022 j'ai reçu le mail de monsieur Paul Lefebvre, infirmier psychiatrique, que je reproduis ci-dessous.

²⁰ Décédée en 2019.

²¹ Entretien accordée à l'auteur en mai 2022.

Document n° 6 – Mail de Paul Lefebvre infirmier au service psychiatrique de Saint-Anne, actuellement à la retraite datant du 28 mars 2022

Bonjour madame Thomas

Pour être tout à fait franc je ne suis pas sûr de vouloir qu'on m'enregistre car je n'ai pas trop l'habitude de parler pour un enregistrement (je suis ce qu'on appelle un "taiseux") Mais oui j'ai bien connu Jeanne Durieux que nous appelions affectueusement Jeanne Labroche dans notre service. Ce surnom nous lui avions donné car elle réclamait toujours après sa broche. Une broche en forme de mouche d'après elle. Elle souriait quand on lui disait "Bonjour Jeanne Labroche". Elle était une personne très gentille nous ne savions pas qu'elle avait autant voyagé et qu'elle était une conférencière. Son mari et son fils venaient régulièrement lui rendre visite. Parfois il y avait son petit-fils aussi. Elle espérait toujours qu'ils lui ramènent sa broche. Les autres personnes qui voulaient lui rendre visite, elle ne voulait pas les voir. Elle disait "J'ai pas le temps". Ça nous faisait sourire. Pour être honnête, même en étant gentille, elle était parfois très renfermée, elle ne voulait pas manger, on devait lui administrer ses médicaments par perfusion car elle refusait des fois de les prendre. Elle n'aimait pas les activités, elle restait parfois en silence plusieurs jours.

Cela nous a tous fait de la peine quand elle est décédée. D'ailleurs on a été plusieurs à être présents le jour de son enterrement. Il y avait des photos en famille, avec ses amis et beaucoup de photos d'elle dans différents pays étrangers, une sorte de diaporama. C'était très émouvant.

On découvre toujours des choses sur la vie des gens à leurs enterrements, j'ai remarqué ça.

On s'est tous dit qu'on aurait aimé la connaître aussi dans ces beaux moments de sa vie.

Nous on ne l'a connu que malade et souvent très angoissée. Mais je ne peux pas vous en dire plus sur sa santé car c'est contraire à notre déontologie. Cela ne nous est pas permis.

Bon courage pour votre livre.

Tenez-nous au courant !

Bien cordialement

Pierre Lefebvre

PS : Jeanne a écrit une sorte de « Journal » à son arrivée à l'hôpital. Son mari ou son fils doivent sûrement l'avoir et accepteront peut-être de vous le mettre à disposition. Elle y tenait beaucoup.

Quelques jours plus tard, à l'occasion d'une rencontre chez les Durieux, Carole Pinel, docteur et chercheuse en psychologie clinique et pathologique disait que « *malgré toute la souffrance éprouvée par Jeanne à la fin de sa vie, une chose est étonnante et doit être relevée ici : Jeanne n'a jamais cédé sur son désir. Lorsque j'ai été amenée à la rencontrer à Saint-Anne j'ai vu une femme qui, certes, vivait dans son monde mais qui s'était aménagée une façon de penser ses blessures. A un certain moment de son existence, pour des raisons plus complexes que nous pouvons le croire, elle a choisi son monde imaginaire*²² ».

Mise au courant de la recherche et de l'ouvrage que je souhaitais écrire sur Jeanne Durieux, Carole Pinel me mis en contact, quelques jours après cette rencontre, avec deux anciennes stagiaires en art-thérapie à l'hôpital Sainte-Anne à l'époque où Jeanne s'y trouvait internée : Mathilde Lachat²³ et Maëliiss Charpentier²⁴. Nous nous sommes retrouvées dans un café du dixième arrondissement de Paris un lundi pluvieux et froid. D'emblée elles ont compris l'intérêt que je portais pour la photographe. Je reproduis ici l'essentiel de leur témoignage :

« Nous avons entendu parler de Jeanne Durieux à travers son fils, Philippe Durieux que nous avons eu l'occasion de rencontrer alors que nous étions en stage à l'hôpital. Nous n'avons pas pu voir la patiente elle-même car son état psychique et physique était très critique, cependant nous avons pu assister à un rendez-vous entre le psychiatre, notre maître de stage et Philippe Durieux. Il était assez calme mais semblait dévasté de voir sa chère mère dans un tel état. Il a raconté la vie fantastique de sa mère, photographe très humble que la lumière n'intéressait pas et ses nombreux voyages à travers le monde. L'histoire de cet homme était émouvante (...) Il était très attaché à sa mère. Philippe Durieux connaissait l'existence d'Ernst Légy, un ami imaginaire créé par sa mère.

²² Entretien avec l'auteur mai 2022.

²³ Mathilde Lachat, *Les incubateurs de cultures alternatives*, sous la direction de Zineb Majdouli, FLSH octobre 2023.

²⁴ Maëliiss Charpentier, *L'influence du Pop Art dans la culture japonaise de 1960 à nos jours* sous la direction d'Hadrien Téqui, FLSH septembre 2022.

Pour confronter Jeanne Durieux à la réalité, il lui demandait de le rencontrer. Un jour, alors qu'il accompagnait sa mère à la gare du Nord, ils discutèrent du dernier courrier qu'elle avait envoyé à son ami, et Philippe lui demanda une fois de plus d'être présenté à M. Légy. Mais Jeanne, le regard grave avait répondu : « Tu sais mon chéri, Ernst est âgé et je le suis aussi, nous n'aurons malheureusement plus l'occasion de nous revoir ». Jeanne Durieux ne voulait pas renoncer à son imaginaire. »

Je n'ai pas pu rencontrer le petit-fils de Jeanne Durieux, Luka qui comme son père est aujourd'hui musicien. Plusieurs rendez-vous, y compris téléphoniques, ont été pris puis annulés à la dernière minute. Je crois savoir que le lien entre la grand-mère et le petit-fils était très fort et qu'il n'a pas envie de prendre part à ce projet de recherche qui montre tout de même des aspects sombres de Jeanne. Dans les archives de la famille Durieux, j'ai eu accès à un enregistrement envoyé via whatsapp témoignant du lien affectueux que Luka avait avec sa grand-mère :

« ça va Mamija ? Papa m'a dit que tu avais encore fait des tiennes (rires). Moi je t'aime Mamija ! Allez ! Fous le bordel dans le quartier ça fera enrager ce beau monde (rires). Je serai à Paris jeudi, j'aimerais bien te voir. On ira manger une glace. On voyagera ensemble dans ta tête ! Allez, je t'embrasse fort. Oublie pas tes médicaments, c'est important. Bisous Mamija et à très vite ! »

Chapitre 2 : le journal (octobre 2013)

Deux jours après la mésaventure de la cave, Jeanne admet sans difficulté avoir besoin d'un suivi psychiatrique. Elle est consciente de ses crises, elle admet sentir un immense vide en elle et veut comprendre ce qui lui arrive. Lorsque j'ai rencontré pour la première fois le docteur Delmont, psychiatre aujourd'hui à la retraite, j'ai été assez naïve pour imaginer qu'il pourrait me donner le diagnostic précis concernant Jeanne Durieux. C'était sans comprendre que les troubles neuropsychiques – notamment ceux touchant l'humeur – ont des spectres particulièrement larges²⁵. Néanmoins, ce premier rendez-vous fût très intéressant. Il éclairait d'un jour nouveau l'extrait du *Journal* que Jeanne tenait depuis quelques semaines après avoir entrepris ce suivi thérapeutique au sein de l'hôpital Saint-Anne. Le médecin me confia que le discours de sa patiente tournait essentiellement autour d'impossibles renoncements et notamment du personnage imaginaire qu'elle s'était créée à la mort de son père, lorsqu'elle avait dix ans, et auquel, au fil des années elle avait fini par vouloir y croire.

Ernst Légy, c'est ainsi qu'il se nommait, était censé être un photographe de renom avec lequel elle entretenait une correspondance, ou plus exactement, auquel elle écrivait de longues lettres que sa mère, puis son mari – aussi étrange que cela puisse paraître – faisaient mine de poster. Ils étaient « *pris dans son jeu*²⁶ ». Lors d'une des séances avec le Docteur Delmont, Jeanne avait fini par entrevoir l'aspect irréel de ce à quoi elle tenait tellement.

²⁵ Louis Bourgeois M., et coll. *Les troubles bipolaires*, Ed. Lavoisier, Paris, 2014.

²⁶ Entretien avec Henri Durieux.

« Elle m'avait regardé dans les yeux – elle était assise là où vous êtes – et m'avais dit : « oui, je comprends que j'ai inventé ce personnage pour surmonter la mort de mon père et il est revenu plus tard par rapport à ma fille. Je n'ai pas compris pourquoi elle parlait d'une fille, mais je sais que sa mère avait perdu une petite fille avant de l'avoir elle²⁷ ».

Elle n'en aurait pas dit plus et se serait même « braquée » lorsque le médecin a essayé d'en savoir plus sur cette fille dont il était question. Henri comme Philippe, le père et le fils de Jeanne, gardent un souvenir particulièrement intéressant de cette époque des premiers temps du suivi psychiatrique. Jeanne se rendait à ses rendez-vous sans problèmes et, sur les conseils du médecin, elle tenait un journal. Elle semblait se remettre. L'internement, au début, était en hôpital de jour. Henri lui proposait des sorties, persuadé que ses troubles s'amenuisaient. Cependant, Jeanne ne souhaitait pas voir ou revoir tout de suite des amis. Elle prétendait que cela la fatiguait et qu'elle attendait d'être totalement remise pour revoir ses copines et notamment Jacqueline Castillo. Elle disait alors : « *Je préfère qu'on déambule, je veux prendre des photos*²⁸ ». Jeanne allait-elle vraiment mieux ? A la lecture de ce qu'il reste de ce document nous pouvons découvrir une femme traversée par un immense désarroi et semblant lutter *seule* contre ses troubles. Je reproduis ici la retranscription que j'en ai faite en respectant l'association des photographies que Jeanne avait établi pour chaque fragment de cet extrait :

Document n°7 - Extrait du journal de Jeanne Durieux Observation : les textes se présentent sous la forme de feuilles arrachées d'un cahier, ils sont accompagnés de photographies. Ces écrits sont les seuls qui subsistent du journal détruit par Jeanne elle-même quelques jours avant son internement. La première page a également été conservée et porte un titre : *Déambulation nocturne d'une parisienne égarée.*

²⁷ Entretien avec le docteur Delmont juillet 2022.

²⁸ Entretien avec Henri Durieux avril 2022.

1er novembre 2010, 20h17

Alors tout n'était que fébrilité c'est bien ça ? Pure invention d'un esprit malade, c'est ce que je suis censée penser de moi ? Non je refuse de le croire même en constatant que tu as disparu Ernst. Enfin presque puisque je m'adresse à toi de nouveau en me demandant : Est-ce que ce qui n'a jamais existé peut disparaître ? Je n'aime pas les médicaments. Je n'aime pas cette réalité qu'ils dévoilent. Je compte mes pas en avançant. Un deux trois quatre cinq six sept et je recommence. Parfois j'arrête à quatre et je recommence. Parfois je m'embrouille. Je préfère compter mes pas que d'entendre une musique que je n'ai pas choisie dans ma tête.

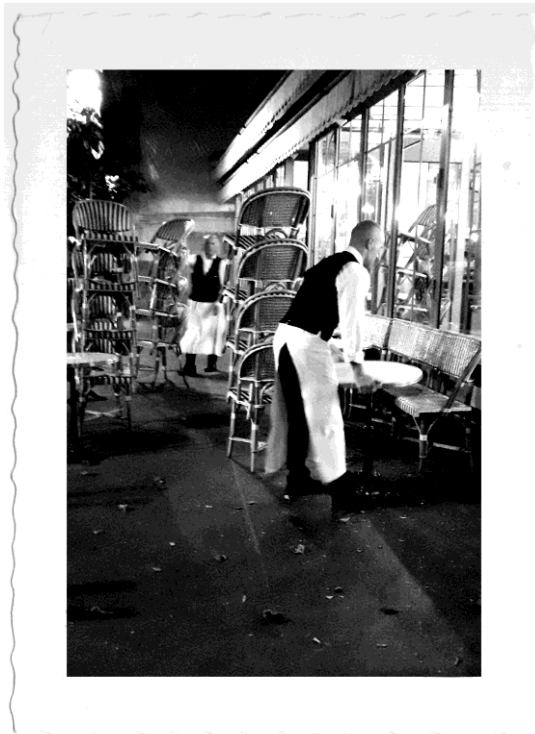


Photo n°1 – Journal Jeanne Durieux

4 novembre 2010, 19h

Je sais qu'Henri me cherche dans cette ville. Impossible pour moi de me souvenir du lieu de rendez-vous. Je n'ai pas mon téléphone. Devait-il venir me chercher à la gare ? Je crois que nous devions aller au restaurant ensemble. Il m'a donné le nom du restaurant où des amis viendront nous rejoindre. Mais mon esprit a de plus en plus de mal à s'encombrer de détails. Il faut que je retrouve Henri. Je devrais pouvoir le rencontrer au détour d'une rue. Mes pas trouveront le chemin sans y penser. Je suis fatiguée et pourtant j'aimerais ne jamais arrêter de marcher. Je n'ai pas vraiment envie de voir des amis. Je n'ai pas vraiment envie de parler avec des amis. Parler ne sert plus à rien.



Photo n°2 – Journal Jeanne Durieux

5 novembre

Je me souviens d'une lettre que j'ai écrite à Ernst installée dans ce café. Je lui racontais ma conférence au musée du Quai Branly et puis je lui parlais du langage. L'amitié est la précieuse trouvaille d'un langage commun permettant d'aller l'un vers l'autre. En amour c'est autre chose, le langage est souvent énigmatique, il nécessite d'être décrypté, son mystère échappe même à celui qui en est l'auteur. Même dans les histoires d'amour au long cours ça se passe comme ça. Je ne comprends pas toujours ce que me raconte Henri. Le langage amoureux n'est jamais aussi limpide que celui de l'amitié où les choses s'expriment dans une explicite clarté. Je me demande ce qu'est devenue cette lettre. J'aimerais bien la relire. Que sont devenues toutes ces lettres que j'envoyais à un être imaginé, imaginaire, inventé ? Pourquoi Henry faisait comme s'il y croyait ? "Je vais poster tes lettres" me disait-il : langage énigmatique. Mystère. Il doit me chercher dans la ville. Il fait froid. Il doit s'inquiéter pour moi. J'ai mal à la tête. Un. Deux trois quatre cinq six sept et je recommence.



Photo n°3 – Journal Jeanne Durieux

10 novembre

*Les bateaux mouches. Les bateaux mouches. Ai-je déjà fait une balade en bateau mouche ?
Je suis trop loin de chez moi, il me faudra marcher encore longtemps.
Ernst, je n'ai pas pu inventer ta série de photos sur la guerre d'où déjà ?*



Photo n°4 – Journal Jeanne Durieux

Je n'ai pas pu inventer la photographie à Bornéo. Celle au Rwanda. Ou alors. Oui. Je crois que tu t'es inventé tout seul, tu t'es créé de toutes pièces en attendant que quelqu'un te perçoive dans cet au-delà du réel. Et cette personne a été moi. Autant te le dire : s'il faut renoncer à tout cela, je ne prendrai plus mes médicaments. Tu te souviens de ton exposition à la gare d'Austerlitz ? Enfin, je ne sais plus : y a-t-il eu vraiment une exposition ou est-ce encore une fois une de tes inventions ? A la fin tu m'agaces Ernst ! Tu m'agaces.



Photo n°5 – Journal Jeanne Durieux

11 novembre 2010, 22h

Ernst, tu vois cette statue ? Parfois quand je passe par ici, elle me parle. Je te jure que c'est vrai. Pas très souvent mais c'est arrivé quelques fois. L'autre jour elle m'a dit quelque chose comme "Je suis la favorite des fièvres" et "Je ne suis qu'une trace dans ta vie". J'aimerais bien lui répondre quand elle s'adresse à moi mais je sais que ce n'est qu'une statue. Je fais semblant de rien.

Je ne veux pas qu'on me prenne pour une folle. S'il m'était possible de dialoguer avec elle je lui répondrais qu'une trace peut nous marquer à jamais. Parfois elle nous brise pour toujours. L'expression "Qu'une trace" ne veut rien dire. Nous qui sommes des photographes Ernst, nous qui transformons le vécu en traces, nous qui avons été hantés par tant de traces, nous le savons. Mais la statue impassible et immobile, arrogante et fière ne le sait pas. Quant à être le "favori des fièvres", je crois avoir entendu cette expression en lisant un livre. Oui je dis bien "avoir entendu" cette expression (pas "lu cette expression"). Je ne sais pas si tu l'as déjà remarqué mais lorsqu'on lit un livre, entre le texte écrit et le texte lu, il y a une sorte de brèche prête à accueillir une voix dans notre tête qui se superpose au texte écrit et lu. C'est là que j'ai entendu cette formule étrange. D'ailleurs, moi aussi je suis la favorite des fièvres n'est-ce pas Ernst ? Je te l'avais raconté dans une de mes lettres ; Henri a pris soin de moi quand j'avais le paludisme en Zambie. Je n'arrêtais pas de délirer alors !



Photo n°6 – Journal Jeanne Durieux

12 novembre

Comment est-ce possible ? Je me suis trompée ! Au lieu de partir rue Gazan chez moi, me voici à mon ancienne adresse. Je me demande ce qu'en dirait le docteur Delmont! Peut-être y verrait-il une tentative pour remonter le temps. De toutes façons il n'en a rien à faire de ce que je lui raconte ! Et je ne me sens jamais très bien après l'avoir vu. Parler ne sert plus à rien.

Tu sais Ernst, je dois te dire quelque chose. J'ai quand même remarqué - car je me pose des questions tout de même - que tu n'as jamais répondu à aucune de mes lettres tout au long de ces années. Tu n'es que silence. Oui tu n'es que silence Ernst. Si tu savais comme ce silence provoque un vide, un creux en moi, tu me prendrais en pitié. Mais vois comme la vie est pourvoyeuse de surprises mon très cher : aujourd'hui il me suffit de suivre mon traitement pour que même ton silence disparaisse avec toi. La seule chose qui reste une énigme pour moi est de savoir si ce vide immense que je ressens va disparaître lui aussi.

Non daté

Je n'ai pas inventé tout ce que j'ai vu et entraperçu. Je n'ai pas inventé ce que j'ai ressenti. Je ne t'ai pas inventé toi. C'est impossible. Je ne sais pas pourquoi on veut me faire douter de tout cela. Henri, Philippe et toi aussi Ernst. Et le docteur Delmont pour couronner le tout ! C'est comme si vous étiez tous ligués contre moi. Je ne mérite pas ça ! D'accord il y a eu l'épisode de la cave mais ça n'a rien à voir. Je ne supportais plus de voir des fantômes, de les reconnaître à leurs voix ! J'étais tellement démunie. Et maintenant je n'ai pas envie de voir des soi-disant amis qui doivent se dire que j'invente des histoires et qui doivent rire de moi. Je préfère m'égarer. J'aime ce mot : égarer. Errer, déambuler. Une chanson commence à jouer dans ma tête et je déteste ça. C'est au loin, dans un arrière-plan. Il faut que je compte mes pas.



Photo n°7 – Journal Jeanne Durieux



Photo n°8 – Journal Jeanne Durieux



Photo n°9 – Journal Jeanne Durieux

Non daté

J'ai l'impression que tout le monde m'abandonne Ernst. C'est très douloureux pour moi. Et je ne suis pas sûre de survivre très longtemps à tant d'indifférence. Autant faire comme si c'était moi qui prenais le large. Voilà ! Plutôt que de prendre des médicaments, je vais prendre le large. C'est quoi le large ? Tu le sais toi ? Peut-être qu'Henri saura me le dire avec ses mots à lui. Il faut que je le retrouve, j'ai l'impression d'entendre sa voix qui m'appelle. Souvent quand je marche seule dans la ville, j'entends sa voix réconfortante qui m'appelle. Jeanne ! Jeanne !

Parfois quand je me retourne je le vois là à portée d'étreinte mais parfois non, alors je l'imagine marchant à côté de moi et je murmure "ça va Henri ?" Peut-être qu'inventer c'est prendre le large. Mais après on nous le fait payer. On nous dit très poliment "c'est dans votre tête madame". Or, dans ma tête, je te le dis Ernst, il y a surtout des chansons que je n'aime pas et des bruits de pas que je compte. Tout le reste n'est qu'une façon de tenir debout.



Photo n°10 – Journal Jeanne Durieux

Analyse

Il est important de considérer cet écrit à plusieurs niveaux. D'abord il révèle une intimité dont le dévoilement doit être justifié pour qu'il reste dans une dimension éthique. Ensuite parce qu'il semble dépasser son autrice en concernant toutes celles et ceux qui, à un moment de leurs existences, se trouvent dans une forme d'errance topographique et/ou mentale. Dates, photographies et contenus de ces paragraphes doivent donc ici être considérés.

Les dates : huit jours – dont six datés du 1^{er} au 12 novembre et deux ne sont pas datés - sont assemblés dans ce document rédigé à la main avec des encres de couleurs différentes (noire ou bleue) ou du papier crayon. Nous pouvons remarquer au départ une volonté de régularité et de précision. Ainsi certaines dates sont, au début, accompagnées de l'heure à laquelle s'effectue la rédaction. Au fil des jours, pourtant rapprochés, l'heure de la rédaction disparaît puis la date elle-même. Rien n'indique dans ce journal que les jours et horaires – lorsqu'ils se trouvent indiqués – correspondent à une quelconque vérité. Tout peut avoir été écrit d'une traite avec des couleurs différentes et porté par l'imaginaire contenu dans les photographies que Jeanne a associé à ses courts textes. Néanmoins, une chose est certifiée : ces écrits ont été réalisés après les premiers rendez-vous avec le psychiatre, le Dr. Delmont qui travaillait d'une part à faire en sorte que Jeanne prenne conscience que Ernst Légy était une invention et accède à la fonction que cette création pouvait avoir dans sa vie psychique, d'autre part à explorer – à travers le langage et les textes – l'univers mental de Jeanne.

« Je lui ai recommandé de tenir un journal, non pas pour qu'elle me le lise mais pour que le fait de le rédiger déclenche chez elle quelque chose, un discours qu'elle viendrait m'apporter pour qu'on puisse le comprendre ensemble, voyez-vous²⁹ ? »

En discutant avec le psychiatre, je me rendais compte qu'Ernst Légy, le personnage imaginaire de Jeanne, réapparaissait avec force lors de l'évocation de la perte d'un objet (en l'occurrence la broche) et cette donnée n'était pas anodine.

²⁹ Entretien avec le Dr. Delmont, juillet août 2022.

Elle semblait faire écho, d'une certaine façon, au rituel enfantin de la petite souris. La dent perdue est remplacée par une pièce grâce à la souris imaginaire³⁰. Qu'apportait Ernst Légy pour compenser une perte ? Je considérais aussi la question de la relation avec sa mère : en effet, si les dents sont en lien avec la bouche, la broche l'est avec le sein. C'est bien au niveau du décolleté que se pose une broche. Sur un sein, symboliquement pourvoyeur de lait, de vie. Or, Jeanne disait que les mouches se posaient sur les déchets et les cadavres. Qu'en était-il donc du rapport inconscient mère-fille ? De cette première figure féminine de sa vie ? La question m'intéressait mais le Dr. Delmont ne l'avait pas abordée avec elle. Au fur et à mesure de ma recherche, ce qui ressemblait de plus en plus à un puzzle se constituerait comme un tout. Un tout fragmenté certes, mais un tout.

Dix photographies accompagnent ces extraits du journal. Souvent des lieux reviennent : les cafés, les ponts, la Seine comme des points de repères bordant sa déambulation photographique. Des lieux semblant soutenir quelque chose que Jeanne tente d'arracher à l'oubli ou à la confusion de son esprit de plus en plus troublé.

La photographie numéro 1³¹ est une photographie de nuit montrant la fermeture d'un bistrot parisien. Deux serveurs s'affairent à ranger les tables et chaises de la terrasse. La lumière provenant de l'intérieur du lieu illumine l'activité des deux hommes qui semblent pressés d'en finir. Aucun des deux ne prête attention à la photographe qui a dû s'arrêter pour cadrer ainsi la photographie. Hors champ, elle se trouve en face du serveur situé à l'arrière-plan dont *le visage est flou*. A y regarder de plus près il semble *enfermé* dans les deux colonnes de chaises superposés. Tient-il lieu de miroir pour cette femme qui erre dans la ville à la recherche d'elle-même ?

³⁰ Voir à ce sujet : Delalande J., *Un rituel de l'enfance : la petite souris*, Mémoire de maîtrise d'ethnologie dirigé par Georges Augustins et Béatrix Le Wita, Université Paris X Nanterre, 1990.

³¹ Les photographies ne sont pas numérotées sur le document d'origine. J'ai procédé à une numérotation pour faciliter le travail de description et d'analyse.

La photographie numéro 2 est aisément situable pour ceux qui connaissent le quartier de la gare du Nord et de l'Est de Paris. Il s'agit d'une photographie prise de jour au Pont La Fayette. On y découvre une portion des voies ferrées de la gare de l'Est. L'angle et le cadre sont d'autant plus intéressants qu'ils soulignent un déséquilibre. Tout comme l'obscurité et la lumière insistent sur la composition en opposition. Ce lieu n'est pas un lieu quelconque pour Jeanne Durieux. En effet, elle connaissait déjà le cinéaste Jean Rouch³² lorsque ce dernier avait tourné en 1964 *Gare du Nord* dans la série « Paris vu par »³³. Elle était présente sur ces lieux extérieurs du tournage. Dans le film de Rouch, ce pont est celui d'où un homme se *suicide*. Lors d'un entretien, Henri Durieux précise que chaque fois que Jeanne empruntait ce pont elle évoquait infailliblement ce court-métrage. Par la simple présence de cette photographie nous pouvons déduire que tout le corpus photographique est composé de lieux hautement symboliques.

La photographie numéro 3 montre la terrasse couverte d'un restaurant. Il fait nuit dehors. A l'intérieur, des personnes sont attablées mais un regard attentif, sur l'expression des uns et des autres, ne perçoit aucun sourire. Quelque chose qui ressemble à de l'ennui se dégage de cette intériorité. Nous apercevons quelques verres et des assiettes mais rien d'un « lieu de fête et un temple de la bonne chère³⁴ ». Ici, la photographie semble s'opposer à l'idée toute faite associée au lieu, comme pour saisir ce qui subsiste derrière les clichés et les lieux communs. Est-ce là *une conception de l'art photographique* ?

La photographie numéro 4, dans sa composition, rappelle celle du Pont La Fayette. Également prise de nuit, cette photographie du Pont Saint-Michel joue avec le déséquilibre et les contrastes. Comme la photo numéro 2, le point de fuite et la perspective qu'il dessine semble instable.

³² Une lettre des archives Jacqueline Castillo datée du 8 avril 1962 mentionne sa rencontre avec Rouch au Niger.

³³ *Paris vu par...* : Jean Rouch, Jean-Daniel Pollet, Jean Douchet, Éric Rohmer, Claude Chabrol et Jean-Luc Godard, Les films du Cypès, Les films du Losange, 1965, 95 min.

³⁴ Garval, M. « L'invention du restaurant ». *Critique*, 685-686, 520-529, 2004.

A l'arrière-plan nous reconnaissons Notre-Dame et au premier plan les eaux de la Seine. Des vaguelettes les troublent ajoutant à l'idée de *l'instabilité* qui se dégage de cette photographie. Comme pour les précédentes, *une logique problématique du lien* se dessine ici.

La photographie numéro 5 est, selon moi, la plus étonnante. Il s'agit de la statue La Grisette³⁵ entre le boulevard Jules Ferry et la rue du Faubourg du Temple, dans le 11^{ème} arrondissement.

« Sourire modeste, coiffure soignée, deux macarons sur les oreilles et un chignon haut perché, bras nus dans une robe aux manches ballon, elle retient une brassée de fleurs dans une sorte de besace. Cette grisette personnifie la jeune fille du peuple honnête, industrielle mais au destin souvent malheureux telle qu'elle était représentée dans la littérature romantique dont elle fut une importante figure³⁶ ».

Prise de nuit, le flou demeure et par l'effet de la lumière, le « sourire modeste » semble se transformer en rictus d'amertume. Sa présence et ce qui en est dit dans le journal témoignent de la dérive de Jeanne, dérive qui n'est pas seulement nocturne. Elle est en proie à de véritables hallucinations. Pourquoi cette statue plutôt qu'une autre ? Pourquoi fait elle résonner en Jeanne des traces et des fièvres ? *La représentation féminine comme un carcan étroit* peut-ici être associée à la Grisette. Destin malheureux d'une « bonne fille » qui porte en elle, sans le savoir, les figures de la vanité, ces fleurs éphémères si bien accordées à son chignon impeccable.

La photographie numéro 6 est prise du Parvis du musée du Quai d'Orsay. Nous pouvons reconnaître une des statues en fonte de fer représentant les continents³⁷.

³⁵ Œuvre de 1830 du sculpteur Jean-Bernard Descomps. Cf. Monjaret, A. (2012). « À l'ombre des jeunes filles en pierre. Des ouvrières dans les jardins parisiens ». *Ethnologie française*, 42, 503-515.

³⁶ Hauer C. <https://www.parisladouce.com/2018/07/paris-la-grisette-de-1830-incarnation.html>

³⁷ Exécutées par différents sculpteurs, ces statues commandées pour l'expositions universelle de 1878 avaient initialement installé devant le Palais du Trocadéro. Voir Shimazu, T. « Personified Continents in Public Places:

C'est celle de l'Asie, œuvre d'Alexandre Falguière, qui se situe dans le cadre de Jeanne. Une autre figure féminine, une autre représentation, mais cette fois décalée sur la droite. Une femme au regard qui se projette dans un hors champ tandis que les fenêtres de l'arrière-plan ne laissent apercevoir aucune vie et semblent empêcher toute ouverture en constituant un horizon bouché : celui donnant sur d'invisibles vies bourgeoises qui se ressemblent toutes. Des vies regroupées derrière une allégorie particulière, non pas la mère patrie mais la mère-continent. L'individuel (la fenêtre sur une vie) devient un collectif (les fenêtres sur des vies) figé dans une allégorie stéréotypée (le continent que représente la statue) d'où aucune vie ne surgit. *N'est-ce pas ailleurs qu'il faut regarder ? Dans un hors-champ laissé hors cadre ?*

La photographie numéro 7 semble plus floue que les autres. Comme si elle ne datait pas de la même époque. Les lumières de la ville de l'arrière-plan semblent faire écho au lampadaire présent au premier plan en soulignant sa différence et sa solitude. Ce dernier est en effet isolé dans le cadre et sa lumière met en relief un ciel brumeux. *Comme une chappe qui s'abat progressivement sur toute lumière.*

La photographie numéro 8 est prise de l'intérieur d'un café. Lieu de socialisation et de rencontre, il n'y a ici nulle trace d'être vivant. Derrière son appareil, une fois de plus, la photographe semble s'attarder sur un lieu devenu lieu de solitude. Le fort contraste de la photographie empêche de voir ce qui se déroule à l'extérieur comme si l'absence et l'attente intérieures étaient mises en perspective. Comme si la photographe se maintenait à l'abri et à distance de la ville et de sa surstimulation dans un lieu d'entre-deux : ni tout à fait clôt ni tout à fait ouvert. Il est difficile de dire si nous sommes à la tombée de la nuit ou au lever du jour dans *ce lieu de transit entre un ici et un là-bas aussi géographique que mental.*

La photographie numéro 9 représente le pont d'un métro aérien, un feu de signalisation – qui est sur la lumière rouge – et des panneaux de direction.

En arrière-plan des cafés, des voitures, une moto, un bus. Plus en avant, une femme, dont les cheveux recouvrent le visage, qui traverse sur les clous. Parmi les différentes directions affichées sur les panneaux la dernière retient notre attention : celle de *l'hôpital Sainte-Anne* indiquant la deuxième la gauche.

C'est une photo de jour et quelque chose de froid et de figé s'en dégage malgré les différents mouvements illustrés dans ce cadre. Nous savons que Jeanne a été hospitalisée à Sainte-Anne les cinq dernières années de sa vie. Part-elle en consultation lorsqu'elle prend cette photographie ? *S'identifie-t-elle à ce qui pourrait être perçu comme un double traversant la rue et allant dans le sens de l'hôpital ?* Expérimente-t-elle alors un état de dissociation³⁸ visuelle ?

La photographie numéro 10 cadre de nouveau la Seine. Il fait nuit, la photographie est floue, les lumières et leurs reflets dans l'eau de la Seine sont mises en valeur par le fort contraste. Un élément important attire l'attention sur cette photographie : le doigt de la photographe dont un fragment apparaît sur la gauche du cadre. Cette présence imprime celle de Jeanne tout entière dans ce décor en même temps qu'elle apporte une sorte de signature à l'ensemble de la série photographique. Et puisque la nuit évoque incontestablement la fin, avec le miroitement de ce qui peut être perçue comme des feux-follets dans l'eau et que la *Seine* ici n'est pas sans faire penser à « la saine », ne pouvons-nous pas entendre dans cette photographie *le combat que Jeanne livre contre la folie qui la traque ?*

Examinons maintenant le discours en tant que tel : Le texte de ce fragment de journal retrouvé se compose de cent-six phrases, quinze points d'interrogation et onze points d'exclamation.

³⁸ Je pense ici au mécanisme à l'origine chez le poète portugais Fernando Pessoa qui, pour fuir un vide intérieur ou une « absence à être » expérimentait – au travers de ses hétéronymes – des phénomènes de dissociation. A ce sujet voir : Teicher, N., *Fernando Pessoa ou l'écriture d'une vie*, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2019.

Cette ponctuation – presque un quart du texte – souligne par elle-même le questionnement et l'exaltation de Jeanne malgré le traitement médicamenteux qu'elle prenait alors. Au-delà des nombreuses répétitions (le mot Ernst apparaît à douze reprises, celui d'Henri à sept reprises, les références à « moi » ou je » seront présente quatre-vingt-douze fois et « tu » dix-huit fois) le texte se compose de nombreuses formulations négatives (que je mets **en gras**) de références à son esprit malade et des émotions qui en découlent (que je souligne) des références au vide, à l'absence et à la disparition (que j'encadre). Ce qui n'est pas une surprise en soi étant donné ce que nous savons déjà de Jeanne Durieux. Plus intéressants sont les thèmes et points de vue qu'elle développe notamment sur le langage (amical, amoureux et photographique) et sur la lecture, comme nous le verrons en analysant les passages en question.

Premier extrait

*Alors tout **n'était** que fébrilité c'est bien ça ?*

Pure invention d'un esprit malade, c'est ce que je suis censée penser de moi ?

***Non je refuse** de le croire même en constatant que tu as disparu Ernst.*

Enfin presque puisque je m'adresse à toi de nouveau en me demandant :

*Est-ce que ce qui n'a **jamais** existé peut disparaître ?*

***Je n'aime pas** les médicaments.*

***Je n'aime pas** cette réalité qu'ils dévoilent.*

Je compte mes pas en avançant.

Un deux trois quatre cinq six sept et je recommence.

Parfois j'arrête à quatre et je recommence.

*Je préfère compter mes pas que d'entendre une musique que **je n'ai pas choisie** dans ma tête.*

Dans ce premier extrait – au-delà des refus exprimés par une femme qui semble déjà se débattre contre elle-même – nous pouvons souligner la présence d'un triple rapport entremêlé :

un rapport compliqué à soi (fébrilité, esprit malade, envahissement psychique par la musique, le comptage des pas), *un rapport paradoxal à Ernst le personnage imaginaire* (à la fois reconnu comme tel et dénié comme tel) et *un rapport douloureux aux médicaments* (qui dévoilent une réalité insupportable parce dépourvue de son imaginaire). Sous les yeux et par le biais des médicaments, Ernst, le personnage imaginaire se dérobe à sa fonction d'enveloppe psychique, concept compris au sens des travaux d'Anzieu et Kaës mettant en lumière la « *diversité de ses manifestations intrapsychiques et interpsychiques*³⁹ ».

Deuxième extrait

Je sais qu'Henri me cherche dans cette ville.

Impossible pour moi de me souvenir du lieu de rendez-vous.

Je n'ai pas mon téléphone.

Devait-il venir me chercher à la gare ?

Je crois que nous devions aller au restaurant ensemble.

Il m'a donné le nom du restaurant où des amis viendront nous rejoindre.

Mais mon esprit a de plus en plus de mal à s'encombrer de détails.

Il faut que je retrouve Henri.

Je devrais pouvoir le rencontrer au détour d'une rue.

Mes pas trouveront le chemin sans y penser.

*Je suis fatiguée et pourtant j'aimerais **ne jamais** arrêter de marcher.*

Je n'ai pas vraiment envie de voir des amis.

Je n'ai pas vraiment envie de parler avec des amis.

*Parler **ne sert plus** à rien.*

Ce deuxième extrait fait surgir Henri, le mari de Jeanne. Des échos du premier extrait reviennent parfois sous forme de variation : notamment *Ernst le personnage imaginaire a laissé sa place au mari* avec lequel il est également difficile de communiquer et à atteindre :

³⁹ Kaës, R., « Du Moi-peau aux enveloppes psychiques. Genèse et développement d'un concept ». *Le Carnet PSY*, 117, 33-39. 2007.

« Je n'ai pas mon téléphone » « il me cherche » « il faut que je retrouve Henri ». *L'esprit malade* qui se dévoile ici d'une part comme ayant du mal à retenir des choses pourtant importantes comme un lieu de rendez-vous d'autre part comme une saturation de la parole adressée aux autres (« parler ne sert plus à rien »), enfin, *la déambulation* qui semble remplir une fonction vitale pour Jeanne puisque même fatiguée elle aimerait ne jamais s'arrêter de marcher « *comme si cette errance pouvait [la] délivrer de son instabilité intérieure*⁴⁰ ». Ces variations nous interpellent quant à la solitude extrême qu'elles dessinent. Le lien à l'Autre est essentiellement vécu au travers d'une *mélancolisation*⁴¹ (ne plus croire aux amis, ne plus vouloir les voir) à partir de laquelle jaillit Ernst comme mécanisme de défense pour Jeanne à la recherche inconsciente d'une unité qu'elle pressent ou qu'elle sait brisée. Un autre élément nous semble très important ici : l'apparition d'un lieu, la ville et de ses différents endroits : gare, restaurant, rue, chemin. Le discours de Jeanne s'ancre soudainement dans une réalité spatiale. Mais là aussi ce contenant que pourrait être la ville se révèle incertain et peu reconfortant : faut-il attendre à la gare ? Quel est le restaurant ? Jeanne Durieux semble condamner à la dérive. « *Mes pas trouveront le chemin sans y penser* » écrit-elle. Nous imaginons une femme chancelante qui, à l'instar de l'homme traqué – magistralement analysé par Pierre Sansot – « *ouvre douloureusement son chemin*⁴² ».

Troisième extrait

Je me souviens d'une lettre que j'ai écrite à Ernst installée dans ce café.

Je lui racontais ma conférence au musée du Quai Branly et puis je lui parlais du langage. L'amitié est la précieuse trouvaille d'un langage commun permettant d'aller l'un vers l'autre. En amour c'est autre chose, le langage est souvent énigmatique, il nécessite d'être décrypté, son mystère échappe même à celui qui en est l'auteur.

Même dans les histoires d'amour au long cours ça se passe comme ça.

⁴⁰ Sansot P., *Poétique de la ville*, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 127.

⁴¹ Sur cette notion qui nous semble particulièrement fertile, voir les travaux de Douville O., à la croisée de l'anthropologie et de la psychanalyse « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social » *Cliniques méditerranéennes* 63, 2000, 239-261.

⁴² Sansot, P., *op. cit.* p. 124.

Je ne comprends pas toujours ce que me raconte Henri.

Le langage amoureux n'est jamais aussi limpide que celui de l'amitié où les choses s'expriment dans une explicite clarté.

Je me demande ce qu'est devenu cette lettre.

J'aimerais bien la relire.

Que sont devenues toutes ces lettres que j'envoyais à un être imaginé, imaginaire, inventé ? Pourquoi Henry faisait comme s'il y croyait ?

"Je vais poster tes lettres" me disait-il : langage énigmatique.

Mystère. Il doit me chercher dans la ville. Il fait froid. Il doit s'inquiéter pour moi.

J'ai mal à la tête. Un. Deux trois quatre cinq six sept et je recommence.

Poursuivons notre analyse. Avec ce troisième extrait, la mémoire se fait plus nette et la ville s'incarne au travers d'un lieu identifié et identifiable : le musée du Quai Branly. Au café qui demeure un innommé (« ce » café) succède le désigné « musée du quai Branly » comme point précis dans l'espace. L'importance des mots est doublement soulignée dans cet extrait qui convoque d'une part la lettre et la conférence – toutes deux adressés à un interlocuteur – Ernst et le public – et d'autre part un thème édifiant : celui du langage. Amour et amitié semblent être un prétexte pour penser l'énigme et la complexité de la relation à l'Autre dans un temps où parler servait encore à quelque chose. « Je me demande ce qu'est devenue cette lettre » « j'aimerais la relire » : encore une fois le pouvoir des mots et de ce qu'ils pourraient faire surgir se trouvent mis en perspective ici. La possibilité qu'ils puissent énoncer – y compris à partir d'une parole énigmatique – quelque chose qui pourrait sinon se dérober se trouve peut-être envisagée. Mais l'esprit se brouille ensuite : il fait co-exister à la fois la souffrance psychique avec Ernst (admit alors comme un personnage imaginaire) et Henri (questionné en tant que complice) et la souffrance physique traduite par un mal de tête. La marche et le comptage des pas commencent ici à dévoiler de façon plus nette leurs fonctions : celle d'être un cadre à l'intérieur duquel se déploie la tentative d'échapper au vertige immense ou à la terreur de l'effondrement.

Quatrième extrait

Les bateaux mouches. Les bateaux mouches. Ai-je déjà fait une balade en bateau mouche ?

Je suis trop loin de chez moi, il me faudra marcher encore longtemps.

*Ernst, **je n'ai pas pu** inventer ta série de photos sur la guerre d'où déjà ?*

***Je n'ai pas pu** inventer la photographie à Bornéo. Celle au Rwanda. Ou alors. Oui.*

Je crois que tu t'es inventé tout seul, tu t'es créé de toutes pièces en attendant que quelqu'un te perçoive dans cet au-delà du réel.

Et cette personne a été moi.

*Autant te le dire : s'il faut renoncer à tout cela, **je ne prendrai plus mes médicaments.***

Tu te souviens de ton exposition à la gare d'Austerlitz ?

Enfin, je ne sais plus : y a-t-il eu vraiment une exposition ou est-ce encore une fois une de tes inventions ? A la fin tu m'agaces Ernst ! Tu m'agaces.

Dans cet extrait, des lieux précis se succèdent après la vision des bateaux mouches sur la Seine : Bornéo, Rwanda. Puis, ce mouvement vers l'extérieur, embrassant largement le monde, se recentre sur Paris : la gare d'Austerlitz. Les frontières se mélangent, Jeanne semble se battre et se débattre contre une confusion. Ce fragment est très intéressant car il met au cœur de son propos la question des illusions, des désirs, des perceptions. Elle s'interroge et projette dans l'extérieur ce personnage qui se serait en fait, croit-elle, créé lui-même « *en attendant que quelqu'un te perçoive dans cet au-delà du réel. Et cette personne a été moi.* ». N'est-ce pas là une façon de comprendre de manière subtile le lien à l'Autre et à sa singularité ? Oublions quelques instants Ernst : l'Autre ne se construit-il pas, ne s'invente-t-il pas en attendant un regard particulier qui viendrait donner une signification nouvelle ou structurante à son identité ?

Cinquième extrait

Ernst, tu vois cette Statue ? Parfois quand je passe par ici, elle me parle.

Je te jure que c'est vrai. Pas très souvent mais c'est arrivé quelques fois.

*L'autre jour elle m'a dit quelque chose comme "Je suis la favorite des fièvres" et "**Je ne suis qu'une trace dans ta vie**".*

*J'aimerais bien lui répondre quand elle s'adresse à moi mais je sais que **ce n'est qu'une statue.**
 Je fais semblant de rien. **Je ne veux pas** qu'on me prenne pour une folle.
 S'il m'était possible de dialoguer avec elle je lui répondrais qu'une trace peut nous marquer à jamais.
 Parfois elle nous brise pour toujours.
 L'expression "Qu'une trace" **ne veut rien dire.**
 Nous qui sommes des photographes Ernst, nous qui transformons le vécu en traces, nous qui avons été
 hantés par tant de traces, nous le savons.
 Mais la statue impassible et immobile, arrogante et fière **ne le sait pas.**
 Quant à être la "favorite des fièvres", je crois avoir entendu cette expression en lisant un livre.
 Oui je dis bien "avoir entendu" cette expression (pas "lu cette expression").
Je ne sais pas si tu l'as déjà remarqué mais lorsqu'on lit un livre, entre le texte écrit et le texte lu, il
 y a une sorte de brèche prête à accueillir une voix dans notre tête qui se superpose au texte écrit et lu.
 C'est là que j'ai entendu cette formule étrange.
 D'ailleurs, moi aussi je suis la favorite des fièvres n'est-ce pas Ernst ?
 Je te l'avais raconté dans une de mes lettres ;
 Henri a pris soin de moi quand j'avais le paludisme en Zambie.
Je n'arrêtais pas de délirer alors !*

Ce passage illustre clairement un mouvement de basculement dans l'esprit de Jeanne qui n'est pas sans évoquer *Nadja*, d'André Breton⁴³, qui recevait des conseils du buste d'Henri Becque sculptée par Rodin trônant à la place Villiers. Mais si *Nadja* s'adresse à Breton, personnalité du monde des lettres qui d'une certaine façon entretient son délire⁴⁴, ici, Jeanne écrit à un personnage imaginaire – Ernst – en évoquant un dialogue improbable entre une statue qui la nargue et sa difficulté à rester, pourrait-on dire, « de marbre ». C'est-à-dire de prendre la place de l'inerte tant le vivant est foisonnant de tourments. La défense contre son esprit qui la tenaille se manifeste notamment par ses nombreuses négations :

⁴³ Breton A., *Nadja*, Gallimard, folio, Paris 1^{re} édition 1964, p.171.

⁴⁴ Puisque c'est de cet « Autre que Breton attend que lui soit révélé qui il est » comme le précise Mourier-Casile P., dans son *Nadja d'André Breton*, commentaire de l'œuvre, Gallimard, Foliothèque, 1994.

« Je ne suis » « Je ne veux » « Je ne veux pas » « Je ne veux rien » « je n'arrêtais pas ». La fièvre, la brèche, ce qui est entendu (dans sa tête lorsqu'elle déambule ou lorsqu'elle lit), le fait même d'être « hantée » illustrent une désorganisation qui émerge.

Sixième extrait

Comment est-ce possible ? Je me suis trompée !

Au lieu de partir rue Gazan chez moi, me voici à mon ancienne adresse.

Je me demande ce qu'en dirait le docteur Delmont!

Peut-être y verrait-il une tentative de remonter le temps.

*De toutes façons, **il n'en a rien à faire** de ce que je lui raconte !*

*Et **je ne me** sens jamais très bien après l'avoir vu.*

*Parler **ne sert plus** à rien.*

Tu sais Ernst, je dois te dire quelque chose.

*J'ai quand même remarqué -car je me pose des questions tout de même - que **tu n'as** jamais répondu à aucune de mes lettres tout au long de ces années.*

***Tu n'es que silence.** **Oui tu n'es que silence** Ernst.*

*Si tu savais comme **ce silence provoque un vide, un creux en moi**, tu me prendrais en pitié.*

*Mais vois comme la vie est pourvoyeuse de surprises mon très cher : aujourd'hui il me suffit de suivre mon traitement pour que même ton silence **disparaisse** avec toi.*

*La seule chose qui reste une énigme pour moi est de savoir si ce vide immense que je ressens va **disparaître** lui aussi.*

Une désorganisation spatiale se manifeste ici doublée d'une remontée dans le temps qu'elle conçoit elle-même en l'attribuant à son psychiatre. La remise en question des altérités qui l'entourent et de leurs intentions sont également à l'œuvre ici : le Dr. Delmont « n'en a rien à faire » et son personnage imaginaire n'est que silence et indifférence. La remarque très intéressante qu'elle fait sur les médicaments nous interpelle : il suffirait de les prendre pour renoncer à cet imaginaire éprouvant mais la peur du vide semble la retenir.

Comme si à l'instar du poète portugais Fernando Pessoa – qu'elle aimait lire - Jeanne Durieux craignait de s'entendre dire « Je sens tout le poids de toute ma vie morte de tous mes songes vains, de tout ce qui a été mien sans jamais m'appartenir⁴⁵ ». Il est difficile de renoncer à ses illusions.

Septième extrait

Je n'ai pas inventé tout ce que j'ai vu et entraperçu.

Je n'ai pas inventé ce que j'ai ressenti.

Je ne t'ai pas inventé toi. C'est impossible.

Je ne sais pas pourquoi on veut me faire douter de tout cela.

Henri, Philippe et toi aussi Ernst.

Et le docteur Delmont pour couronner le tout !

C'est comme si vous étiez tous ligüés contre moi.

Je ne mérite pas ça !

D'accord il y a eu l'épisode de la cave mais ça n'a rien à voir.

Je ne supportais plus de voir des fantômes, de les reconnaître à leurs voix !

J'étais tellement démunie. Et maintenant je n'ai pas envie de voir des soi-disant amis qui doivent se dire que j'invente des histoires et qui doivent rire de moi.

Je préfère m'égarer. J'aime ce mot : égarer. Errer, déambuler.

Une chanson commence à jouer dans ma tête et je déteste ça.

C'est au loin, dans un arrière-plan. Il faut que je compte mes pas.

Les formes de négations s'invitent très largement dans ce passage. Nous pourrions dire qu'elles composent une sorte de rhétorique de la négation qui nous interroge : qu'est-ce que nier ? Est-ce affirmer une innocence face aux persécuteurs désignés ? Est-ce souligner la dialectique de l'être et de ne pas être (délirante) ou plus être (Ernst) ? Même chose pour les négations lexicales : *impossible* et *démunie*, semblant fonctionner comme une sorte d'« affirmation par la négative⁴⁶ » : *oui cela est fort possible mais je le rejette et oui j'étais pourtant autrefois munie de vastes projets et d'amis*.

⁴⁵ Pessoa, F., *Le livre de l'intranquillité*, Ed. Bourgois, Paris, 1999 p. 482.

⁴⁶ Conçue comme une impossibilité pour le sujet d'affirmer le réel dérangeant.

Huitième extrait

J'ai l'impression que tout le monde m'abandonne Ernst.

C'est très douloureux pour moi.

Et je ne suis pas sûre de survivre très longtemps à tant d'indifférence.

Autant faire comme si c'était moi qui prenais le large.

Voilà ! Plutôt que de prendre des médicaments, je vais prendre le large.

C'est quoi le large ? Tu le sais toi ? Peut-être qu'Henri saura me le dire avec ses mots à lui.

Il faut que je le retrouve, j'ai l'impression d'entendre sa voix qui m'appelle.

Souvent quand je marche seule dans la ville, j'entends sa voix réconfortante qui m'appelle. Jeanne !

*Jeanne ! Parfois quand je me retourne je le vois là à portée d'étreinte mais parfois **non**, alors je l'imagine marchant à côté de moi et je murmure "ça va Henri ?"*

Si la question de *l'être ou ne plus être* se trouvait évoquée dans le passage précédent, ici elle se manifeste de façon explicite. Le monde abandonne Jeanne et elle n'est pas sûre de survivre à cet abandon. La formule « *prendre le large* » ressemble aux prémices d'un processus suicidaire – sans pour autant présenter de véritable scénario suicidaire⁴⁷ – qui est soudain stoppé par la figure bienveillante d'Henri, le mari dont elle entend la voix et qui peut – nous le découvrons ici – lui aussi être simplement imaginé à ses côtés lorsqu'il est absent. Notons également que dans cette grande solitude, c'est à Henri qu'elle adresse un « *ça va ?* » au moment où c'est elle qui ne va pas.

Neuvième extrait

Peut-être qu'inventer c'est prendre le large.

Mais après on nous le fait payer.

On nous dit très poliment "c'est dans votre tête madame".

⁴⁷ Sur ce sujet voir Vandevoorde J., et coll, « Reconstitution et modélisation du processus suicidaire chez les suicidants » in *L'Évolution Psychiatrique*. Volume 77, Issue 3, July–September 2012, Pages 352-372.

Or, dans ma tête, je te le dis Ernst, il y a surtout des chansons que je n'aime pas et des bruits de pas que je compte. Tout le reste n'est qu'une façon de tenir debout.

Le surgissement de la figure d'Henri à la fin du passage précédent colore d'une nouvelle possibilité la formule « *prendre le large* ». Inventer – c'est-à-dire créer – c'est une façon de ne pas céder à la tentation d'échapper à la vie. Ce double qu'est Ernst ou parfois Henri lui-même (lorsqu'elle l'imagine à ses côtés et s'adresse à lui comme si cette présence était effective) font office de rempart contre Jeanne elle-même dans un moment de sa vie où la désorganisation mentale a envahi une très grande partie de son champ psychique. *Une façon de tenir debout* nous dit-elle.

De ses dernières années de vie, des témoignages qui existent sur celles-ci et des analyses proposées ici que pouvons nous dire de Jeanne Durieux ? Le docteur professeur de psychopathologie et psychanalyse Julio Guillen a émis son idée sur la question dans le cadre d'un séminaire⁴⁸ se tenant à l'université catholique de Lille et en se focalisant précisément sur le journal de Jeanne Durieux :

« Ces pages du journal sont déjà des restes (...) et ce qui me saute aux yeux c'est que c'est aussi une espèce de lettre, elle écrit à quelqu'un. Une espèce d'appel, de demande qui n'attend aucune réponse, une invocation presque. Mais il y a des éléments particuliers. A mon oreille il y a des éléments qui sautent, notamment cette question de compter les pas, il y a de la vie dans sa tête, les gens veulent effacer les choses de la tête « c'est dans votre tête madame » il y a aussi la présence de cette homme inventé dans sa tête. Mais ce qu'il y a dans sa tête c'est quelque chose qui la dérange : les pas quelle compte et qu'elle compte mal : est-ce que c'est une espèce de rythmique ? Est-ce que c'est quelque chose qui l'aiderait à ordonner quelque chose ? Un rituel parasite s'installe. Il y a aussi cette autre présence.

⁴⁸ Le « cas » Jeanne Durieux a été présenté dans un des séminaires de l'axe Identités, Altérités, Cultures à la FLSH – Université Catholique de Lille en juin 2022.

A qui elle s'adresse, au-delà de Ernst, c'est Henri qui est une présence qui la cherche « j'ai l'impression qu'il me cherche ». Mais il s'agit de présence fantomatique aussi. Même son mari qui existe, elle ne le trouve pas. Une phrase me semble très intéressante c'est quand elle dit de Ernst : « Tu t'es créé de toutes pièces en attendant que quelqu'un t'aperçoive ». Elle se pose des questions sur l'existence, elle est en quête de traces. Je trouve aussi que ses photos, qui pourraient être des traces ne servent pas à témoigner de quoi que ce soit. Elle s'est construit un silence. Qu'est-ce Ernst pour elle ? Il est un silence. Et le silence est une figure du manque ou du vide, de l'absence. (...) cet objet n'est pas un objet d'amour ou une personne qu'elle cherche à rencontrer. C'est une adresse à elle-même à travers l'Autre. Son rejet de la médecine vient dire : ne m'enlevez pas ce silence porteur de toute signification possible »

Des restes d'une expérience, du silence, du vide. Entourée de fantômes qu'elle convoque Jeanne perd progressivement le sens du réel.

Deuxième partie
Une vie par son début

Chapitre 1 : Exil parental, enfance, jeunesse et âge adulte (1936-2000)

Avant d'être Jeanne Durieux et de gagner l'affectueux surnom de Jeanne La Broche – l'associant à l'objet à la fois réel et fantasmatique de sa quête – Jeanne a d'abord eu pour nom Jeanne Lopes Rozda.

Jeanne est née en 1942 d'un père hongrois, Alfréd Rozsda, un tailleur magicien à ses heures et d'une mère espagnole, Mercédès Lopes, une couturière. Son père, juif, décide en 1935 de quitter la Hongrie qui connaissait depuis les années vingt une politique de plus en plus antisémite et ouvertement discriminatoire⁴⁹. Un cousin lui propose de venir le rejoindre en Espagne. Ce qu'il fait en emportant avec lui un vêtement de rechange et un petit livre de photographie. « *Regarder une photographie est un moyen d'évasion impressionnant*⁵⁰ ». Dans le train vers Madrid il rencontre Mercédès et ils décident de rester ensemble. Ils vivent d'abord quelques années dans le petit village de Valldemossa mais les tensions de la dictature de Franco les amènent à considérer l'exil vers Paris comme seule possibilité pouvant abriter leur amour et accueillir l'enfant qu'ils attendent. C'est là que naîtra Jeanne, dans une chambre de bonne de la rue Grenelle. Les parents travaillaient ensemble sur des patrons et vêtements qu'ils avaient en commande ou qu'ils vendaient dans des magasins. Peu de documentation relative à la vie des parents de Jeanne existe. Ils vont faire partie de ces exilés qui ont connu un contexte de vie compliqué comme le rappelle Florentina Rodrigo Paredes, maitresse de conférences spécialiste de la Civilisation espagnole, Guerre Civile, Franquisme, Famille à l'Université Catholique de Lille :

⁴⁹ Lacroix-Riz *Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale à la Guerre Froide (1914-1955)*, Paris, Armand Colin, coll. 1996. P. 149.

⁵⁰ Selon Jeanne et rapporté dans un entretien mené en juillet 2022 avec Henri Durieux.

« une guerre civile a éclaté en 1936, un conflit armé qui devait durer très peu de temps mais qui, avec l'aide étrangère, va s'élargir pendant trois ans. Et on retrouve alors une Espagne coupée en deux : l'une avec un gouvernement républicain élu démocratiquement et une insurrection militaire qui se déclenche en trente-six, dirigée par le général Franco (...) Ce conflit fera environ un million de morts, deux-cents à trois cent mille exilés. La plupart vont partir à partir de février 1939, ils vont traverser les Pyrénées et arriver en France, d'autres prendront le bateau en direction de l'Amérique Latine (...) Sous Franco, la femme devient à nouveau invisible socialement, on va rétablir une société patriarcale, établir le code napoléonien, interdire le mariage civil, l'avortement, le divorce, tous ces droits acquis pendant la période républicaine. Et ça va être une dictature de la terreur. En quarante, quarante et un on est dans le contexte de la deuxième guerre mondiale, un conflit auquel l'Espagne ne va pas participer réellement mais ponctuellement elle va aider l'axe Allemand, Italien (...). C'est aussi un contexte de retour des maladies comme le typhus, la tuberculose : un enfant sur cinq va mourir de tuberculose à un âge inférieur à cinq ans. Cartes de rationnements, marchés parallèles où les aliments de premières nécessités sont vendus au triple du prix font aussi partie du tableau de cette société patriarcale où la femme n'est encouragée qu'à faire des enfants et s'occuper de son mari (...) Or la maman de Jeanne Durieux et son compagnon devaient avoir des principes progressistes, démocratiques et dans ce contexte, ils devaient donc quitter l'Espagne (...) Ils voulaient un autre avenir pour leur fille, ils voulaient l'épargner mais Jeanne a forcément été marquée par cette histoire qui est celle qui a marqué ses parents. On se construit aussi par nos ancêtres : née de deux parents en fuite ne laisse pas indemne. Les récits de sa mère ont dû la marquer et elle a dû être fière de la décision de sa mère⁵¹ »

Il est impossible de ne pas considérer ces exils parentaux – ce terreau fondateur de Jeanne Durieux – comme un élément important dans la vulnérabilité psychique qui se manifestera de plus en plus explicitement à travers le temps. De la jeune fille originale et fantasque à la vieille femme ayant perdu ses esprits en passant par la femme pétillante et débordante de vie, Jeanne a incarné la même histoire : celle d'un être luttant – avec les moyens dont elle dispose à un instant donné - contre la terreur voilée héritée de ses parents.

⁵¹ Entretien accordée à l'auteur le 18 mai 2022.

Elle est – au sens freudien du terme – le sujet pris dans les maillons d’une chaîne générationnelle « à laquelle il est assujéti contre sa volonté ou du moins sans l’intervention de celle-ci⁵² ». Depuis Freud, et parallèlement ou à la suite de beaucoup de travaux entrepris concernant la transmission du traumatisme dans la génération d’après Shoah⁵³, de nouveaux concepts théoriques ont émergé dans le champ de la psychiatrie et de la psychanalyse concernant la symptomatologie des descendants présentant des troubles comparables à ceux du tableau post-traumatique. René Kaës sort ainsi de l’individualité du sujet pour conceptualiser le sujet « singulier pluriel », celui du groupe et le sujet du lien⁵⁴. Considérant que les événements traumatogènes – notamment l’exil – entraînent un effondrement des métacadres sociaux et psychiques, il souligne : « Nous comprenons mieux que le dérèglement, les défaillances ou les défauts de ces cadres et garants métapsychiques affectent directement la structuration et le développement de la vie psychique de chacun⁵⁵ ». Voilà donc le point de départ intéressant à rappeler : des parents tentant à travers la fuite, de sauver leurs peaux. Et un parallèle à faire : une jeune femme tentant à travers son imaginaire – nous évoquerons ultérieurement Ernst Légy - de préserver un lien salvateur à la vie.

Revenons aux parents. Un élément des plus incroyablement intéressants témoigne visuellement du début de leur histoire. Deux photographies de Robert Capa cadrent Alfréd Rozsda et Mercédès Lopes.

⁵² Freud, S. [1914]. « Pour introduire le narcissisme ». Dans S. Freud, *La vie sexuelle* (81-105). Paris : PUF (1969).

⁵³ Voir entre bien d’autres : Letzter-Pouw, S. E., & Werner, P. (2013). The Relationship Between Female Holocaust Child Survivors' Unresolved Losses and Their Offspring's Emotional Well-Being. *Journal of Loss and Trauma*, 18(5),396-408. doi:10.1080/15325024.2012.701126 ; Levi, P. (1989). *Les Naufragés et les Rescapés*. Paris: Gallimard ; Rowland-Klein, D., & Dunlop, R. (1998). The transmission of trauma across generations: Identification with parental trauma in children of Holocaust survivors. *Australian & New Zealand Journal of Psychiatry*,32(3), 358-369 ; Sagi-Schwartz, A., van IJzendoorn, M. H., Grossmann, K. E., Joels, T., Grossmann, K., Scharf, M., Alkalay, S. (2004). Attachment and Traumatic Stress in Female Holocaust Child Survivors and Their Daughters. *American Journal of Psychiatry*, 160, 1086-1092.

⁵⁴ Kaës, R. *Un singulier pluriel : La psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Dunod. 2013.

⁵⁵ Kaës, R. *La réalité psychique du lien. Le Divan familial*, 22, 107-125. 2009.

Les amoureux d'alors se trouvent trois quarts profils vers la gauche dans un mouvement de départ. Dans l'une des photographies, le bras du père est posé sur les épaules de sa mère. Dans l'autre, la mère porte les doigts de sa main à ses lèvres. Les expressions sont fermées. Ces deux photographies font partie de l'ensemble de négatifs appelés *La valise Mexicaine*⁵⁶. Perdus puis retrouvés dans les années quatre-vingt-dix, les négatifs ont été rendus au frère de Robert Capa, Cornell.

Ce fut à l'occasion d'une exposition à New York en septembre 2010⁵⁷[4] que Jeanne reconnut ses parents sur les deux œuvres exposées. L'année suivante, les photographies ont également été exposées en 2011 aux Rencontres d'Arles. Henri débute alors, à la demande de Jeanne, différentes démarches auprès de l'ICP et de sa conservatrice pour obtenir ces deux photographies. Les démarches restent vaines. Nous pouvons penser que cette confrontation avec un *inattendu* (les parents morts ressuscités dans la photographie) dans un ailleurs (New York) a également marqué le début des crises de Jeanne qui reparlait alors sans cesse de son père tant aimé.

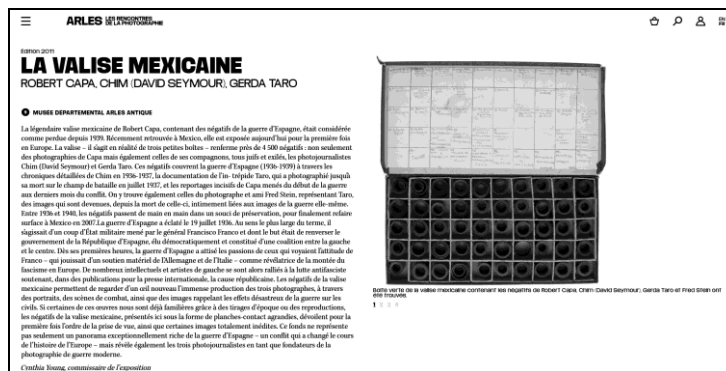


Fig 6 - Exposition *La valise mexicaine*, Rencontres d'Arles, 2011

⁵⁶ Collectif, *La Valise mexicaine, vol.1 L'Histoire et 2. Les films*, Actes Sud, 2011.

⁵⁷ *The Mexican Suitcase. The Rediscovered Spanish Civil War Negative of Capa, Chim and Taro*, International Center Photography, New York, septembre 2010.

Ce père, regardons-le maintenant de plus près. Le couple Rozsda vit modestement dans un Paris d'après-guerre où l'antisémitisme est encore persistant et le silence sur l'Histoire encore bien trop épais⁵⁸. Il ne fait pas partie de la jeunesse intellectuelle ou artistique exilée qui fréquente les caves du quartier latin, les cafés de Flore ou Les deux Magots et celle qui instaure avec ses pairs un réseau de solidarité et de rêves à concrétiser. Les parents de Jeanne ont honte de leurs accents. C'est plutôt l'isolement qui caractérise ce couple dont Jeanne dira qu'il n'avait pas pu développer le « goût de la vie ». Pour arrondir ses fins de mois, Alfred fait des tours de magie dans les marchés à proximité. Jeanne est très attachée à son père. Il meurt d'une embolie pulmonaire lorsqu'elle a dix ans. La fillette entrera alors dans une grave dépression – refus d'alimentation, mutisme – durant plusieurs mois. Sa mère, Mercédès, la fait suivre par un jeune médecin psychiatre. Progressivement le deuil s'effectue. Les séances avec le psychiatre sont de plus en plus espacées puis arrêtées et Jeanne se découvre une passion : la photographie. Elle récupère un Rolleiflex⁵⁹ acheté par son père Alfred et retourne à l'école. A ses petits camarades elle explique avoir rencontré, chez son médecin, un photographe étranger, Ernst Légy. Un mensonge ou un songe enfantin anodin⁶⁰. Jeanne retrouve le chemin de l'école non pas avec la *perte* du père mais avec le *gain* d'une figure tenant lieu de ce qui vient combler le manque autour duquel elle se structure. Un vide à partir duquel se déploieront ses activités diverses et se noueront ses liens futurs.

Mais avant d'en venir à la fonction de ce personnage imaginaire, j'aimerais présenter ici un témoignage en lien avec ce qui vient d'être dit sur les parents de Jeanne. A l'occasion du séminaire organisé à l'Université Catholique de Lille sur Jeanne Durieux⁶¹ et pour lequel un appel à contribution avait été lancé, au-delà des conférenciers, différents participants, ayant un éclairage à proposer s'étaient retrouvés dans le public

⁵⁸ Voir le témoignage de Serge Moscovici sur cette époque dans sa fascinante autobiographie : Moscovici S., *Mon Après-Guerre à Paris : chronique des années retrouvées*, Grasset 2019.

⁵⁹ Elle en parlera toujours comme « un cadeau de [son] père »

⁶⁰ Selon ses dires au psychiatre le Dr. Delmont. Entretien juin 2022. Nous observons que Jeanne, dans certaines séances, reconnaissait la nature fantasmatique et imaginaire de ce personnage.

⁶¹ *Jeanne Durieux ou l'artiste enchantée*, Université Catholique de Lille juin 2022.

Millie Chiron, jeune spécialiste d'arts asiatiques⁶² a raconté un périple réalisé avec deux de ses jeunes collègues :

« Pendant l'été 2018, Souleyman Afaska⁶³ Robinson Wullens⁶⁴ et moi nous sommes retrouvés dans le Sud-Ouest de la France, à Bordeaux. Nous avons prévu de passer des vacances en Espagne accueillis chez les grands-parents de Souleyman. Nous nous étions à Bordeaux puis nous Nous avons commencé le trajet en voiture pour rejoindre Madrid. Sur la route, en nous arrêtant pour faire un plein d'essence, nous avons aperçu un homme d'une cinquantaine d'année dont la voiture était tombée en panne. Nous nous sommes dirigés vers lui pour lui demander s'il a besoin d'aide. Il s'agissait de Philippe Durieux, le fils de Jeanne Durieux. Il se rendait lui aussi en Espagne à Madrid. En attendant l'arrivée de la dépanneuse nous avons pris un café et bavardé ensemble. Philippe a évoqué son grand-père hongrois et sa grand-mère espagnole. Sa mère Jeanne avait pour habitude de lui raconter de nombreuses histoires sur ses grands-parents lorsqu'il était jeune. Ces derniers avaient fui la dictature de Franco et s'étaient installés à Paris dans les années quarante. L'arrivée dans ce nouveau pays et l'intégration avaient été difficiles au début car ils étaient pauvres et ne connaissaient pas la langue. Ils avaient dû partir en laissant toute leur vie derrière eux. Les yeux de ce monsieur, Philippe Durieux, s'étaient embués en parlant de sa mère. Elle semblait être une femme fragile psychologiquement et avait beaucoup souffert du décès de son père quand elle était petite. Cela avait brisé quelque chose en elle. ».

Ces jeunes chercheurs rencontrent Philippe Durieux l'année du décès de Jeanne. Elle est déjà très atteinte et l'émotion du fils est compréhensible. Toujours au cours de ce séminaire, j'ai quant à moi, évoqué la fonction du « personnage imaginaire ».

⁶² Millie Chiron, *Origines et évolution d'un musée asiatique en France : l'exemple du musée Guimet*, sous la direction de Aude Cordonnier, FLSH, septembre 2022.

⁶³ Souleyman Afaska, *La vision de la femme dans le monde hip hop*, sous la direction de Biliana Vassileva, FLSH, octobre 2023.

⁶⁴ Robinson Wullens, *Ceci n'est pas humain*, sous la direction d'Hadrien Téqui, FLSH, octobre 2023.

Cette question de l'enfant et de son ami imaginaire est un objet d'intérêt important pour la littérature scientifique et pourtant il reste « mal compris en psychologie » selon Rachel Chouinard⁶⁵. A la fois perçu comme vivant et invisible⁶⁶ l'ami imaginaire, d'abord conçu comme un « double » va progressivement investir une figure de l'altérité, un Autrui amical intime et privé⁶⁷ ; un compagnon mettant en perspective les frontières entre le Réel et la Fantaisie pour l'enfant qui sait passer d'un univers à l'autre en conscience⁶⁸.

Peu de choses peuvent être dites sur cet Ernst Légy, compagnon imaginaire de l'enfance de Jeanne. Mais nous savons qu'elle lui a envoyé plusieurs lettres qu'elle adressait au *Musée Hongrois de la Photographie* de onze à quatorze ans⁶⁹ puis à partir de 2010 – elle a alors soixante-huit ans, à la suite de la crise psychotique qui voit renaître ce personnage. Cela illustre le fait que le réel et l'imaginaire se confondent dans ces moments précis d'immense désarroi. Entre ces deux périodes elle le mentionnait parfois au détour d'une conversation sans que ses amis et proches sachent vraiment s'il s'agissait d'une vague connaissance, d'une farce ou d'un illustre inconnu. Deux éléments nous semblent particulièrement interpellant dans la création d'Ernst Légy. D'une part l'âge de son apparition (dix ans) d'autre part sa permanence dans le temps. La « résurrection » fantasmée du personnage – en 2010 – met en lumière sa « mort » tout aussi imaginaire et éclaire d'une certaine façon particulière l'épisode de la cave où Jeanne est épouvantée par des défunts. Peut-être est-ce en effet possible de voir dans la figure d'Ernst Légy une forme donnée à ces défunts⁷⁰ et dans la cave de la maison, la métaphore de l'inconscient.

⁶⁵ « La création d'un ami imaginaire chez les enfants vivant des relations insatisfaisantes » in *Journal sur l'identité, les relations interpersonnelles et les relations intergroupes*, Volume 4, Hiver/2011.

⁶⁶Taylor M., *Imaginary Companions and the Children who Create Them*. New York, Oxford, 1998.

⁶⁷ Giani G., *Il bambino e i suoi doppi. L'ombra e i compagni immaginari nello sviluppo del Sé*, Boringhieri 1993.

⁶⁸ Harris, P. L., « Penser à ce qui aurait pu arriver si... » in *Enfance*, 54, 2002.

⁶⁹ Entretien avec Jacques Durieux juin 2022, qui nous le rapporte de la mère de Jeanne, Mercédès Rozsda.

⁷⁰ Y compris les défunts des lignées desquelles sont issus son père (les millions de juifs morts durant la Seconde Guerre Mondiale) et sa mère (le million de morts durant la dictature de Franco).

« *S'en allez ! S'en aller ! Parole de vivant !*⁷¹ » A partir du décès du père, Jeanne et sa mère déménageront à plusieurs reprises allant de logements sociaux en logements sociaux. Mère et fille s'installent d'abord quelques années dans un appartement Quai Louis Blériot dans le 16^e arrondissement qui a été dans les années cinquante l'un des premiers à construire ces grands ensembles de logements⁷². Puis Mercédès, la mère de Jeanne, trouvera, grâce à une amie, un nouveau travail de secrétariat dans l'entreprise Carala, rue de Courcelles, dans le 8^e arrondissement. Un nouveau déménagement a lieu, puis encore un autre dans le 20^e arrondissement, rue des Pyrénées avant un dernier dans le 13^e arrondissement, rue Barrault.

Les déménagements successifs sont peut-être la cause du désintérêt manifeste de Jeanne pour l'école. Sa soif de connaissance, elle l'assouvit dans les bibliothèques de quartier où elle passe des journées entières en y faisant l'école buissonnière et en rédigeant des mots qu'elle signe à la place de sa mère pour excuser ses absences. C'est dans une bibliothèque du 13^e arrondissement à cette époque qu'elle rencontre Jacqueline Castillo qui restera une amie toute sa vie⁷³. Les deux amies discutent à la fois des feuilletons qu'elles lisent dans les journaux, *Ma cousine Rachel* ou *Les gens de Mogador*, et des romans comme *Bonjour tristesse* ou *Homme invisible pour qui chantes-tu ?* Elles vont au cinéma pour y découvrir *Ascenseur pour l'échafaud* – le film resté culte pour Jeanne Durieux – *La Strada*, *Un condamné à mort s'est échappé*, *Les Tricheurs*. Ensemble, elles vadrouillent dans les beaux quartiers du Paris des années cinquante, un Paris en chantier de rénovation, reconstruction⁷⁴. Elles admirent les nouvelles automobiles exposées dans les vitrines des Champs Elysées, découvrent les bouquinistes des quais de Seine dont la profession s'organise alors, flânent aux Jardins des Tuileries ou du Luxembourg réouvert après sa fermeture durant les années d'occupation. Elles fréquentent aussi le quartier de Montmartre pour y voir les peintres et les artistes travailler sur la place.

⁷¹ Saint-John Perse, *Œuvres complètes, Eloges XV, Vents, I*, Paris Gallimard, La Pleiade, p. 196.

⁷² Texier S., *Paris 1950, un âge d'or de l'immeuble*, catalogue de l'exposition, Paris, Éd. du Pavillon de l'Arsenal.

⁷³ Voir le document n°1 présenté en première partie de l'ouvrage.

⁷⁴ Crestani A., *Paris Années 50*, Geste édition, p. 145-158. 2011.

En janvier 1955, âgées de treize ans, Jeanne et Jacqueline se rendent sur les lieux de la construction d'un barrage pour contrer la crue de la Seine, Jeanne y aurait effectué son premier reportage photographique⁷⁵. L'année suivante, elle fait une série photographique sur les marchandises qui arrivent par la Seine : vins, bois etc. Jeanne et Jacqueline partent en bus pour regarder, depuis la terrasse, les avions qui décollent et atterrissent à l'aéroport d'Orly ; elles s'amuse à la *Foire du Trône* qui, dans ces années, se tient dans les XI et XII^e arrondissements et se rendent dans les expositions gratuites de la capitale ou à des événements comme « *la course annuelle des garçons de café* » ou encore le bal du 14 juillet. Jeanne s'intéresse au monde qui l'entoure et aux métiers qui vont bientôt disparaître : transporteur de charbon, homme-sandwich publicitaire, marchands ambulants... Elle se sent bien trop à l'étroit dans une salle de classe.

Jusqu'au lycée et dans une perspective purement scolaire, Jeanne est une élève plutôt moyenne. Elle parvient tout de même à obtenir en 1959 le bac philo dès la première session. Jeanne assiste un an aux séminaires du *Laboratoire d'Anthropologie Sociale* créé par Claude Lévi-Strauss à l'EHESS en 1960⁷⁶. Malgré l'intérêt qu'elle porte à la discipline anthropologique, elle ne peut se résoudre à rester dans le cadre figé du monde étudiant. Cette année-là, Jeanne se rend fréquemment à Saint-Germain-des-Prés, à la Fontaine des Quatre Saisons, au Vieux Colombier ou encore au Blue Note. Elle suit également à cette époque le cours de photographie dans un atelier du 5^e arrondissement. En fin d'année, elle obtient, grâce à Roger Bastide⁷⁷, une bourse pour partir au Brésil afin de réaliser une série photographique sur les paysans du Nordeste⁷⁸. Au sujet de ce départ, Jeanne aimait raconter que, juste après l'obtention de son bac philo, elle avait consulté une voyante au 5^e étage d'un petit immeuble à Montmartre Madame Smeralda et que celle-ci lui avait annoncé « *un grand voyage* ».

⁷⁵ Entretien avec Henri Durieux, juillet 2022.

⁷⁶ Monod J-C., (dir) *Dictionnaire Lévi-Strauss, entrée Laboratoire d'Anthropologie Sociale (LAS)*, Collection Bouquins, Paris, 2022 p. 565-576.

⁷⁷ Sociologue et anthropologue français (1898-1974) spécialiste du Brésil et des cultures afro-brésiliennes.

⁷⁸ Malheureusement cette série photographique demeure introuvable.

Elle n’y avait absolument pas cru⁷⁹. Ce départ au Brésil est le point de départ d’un véritable tour du monde où elle vit de petits boulots et de la revente de ses photographies pour des journaux locaux. A Bahia elle rencontre Pierre Verger⁸⁰ qui, certainement touché par sa démarche volontaire, lui offre des occasions de pénétrer les cercles du *Candomblé*, religion afro-brésilienne à laquelle il a été initié.



Photos Brésil Archives famille 1 – Nordeste ©

⁷⁹ Entretien avec Henri Durieux, mai 2022 ; une photographie de l’entrée de cet immeuble avec la plaque de la voyante est visible dans l’ouvrage Anne Crestani, *Paris Années 50*, Geste édition, 2011, p. 256.

⁸⁰ Photographe et ethnologue français (1902-1996) spécialiste des religions afro-brésiennes. Sur le parcours de Pierre Verger voir l’excellent Souty J., *Pierre Fatumbi Verger. Du regard détaché à la connaissance initiatique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007.



Photo Brésil - Archives famille 2- Nordeste ©

Après le Brésil, d'autres voyages vont se succéder au gré des opportunités. C'est aussi au cours de ses périples à travers le monde qu'elle va rencontrer celui qu'elle épousera. Dans une lettre adressée à sa mère, elle raconte sa rencontre avec Henri Durieux en 1962.

Document n°8 - Lettre de Jeanne Durieux à sa mère non datée - archives personnelles de la famille Durieux.

Chère maman,

J'espère que tu recevras cette lettre du bout du monde ! Je suis actuellement à Savai'i dans les îles Samoa (regarde sur un planisphère, c'est en plein milieu du pacifique). Quelle beauté ! J'ai hâte de te montrer mes photos.

Maman, je t'écris aussi pour te raconter qu'ici j'ai rencontré – chez un vieux français qui me raconte ses souvenirs de voyages sur une goélette (la Korrigane, je crois⁸¹, un charmant jeune homme. Il s'appelle Henri Durieux et travaille comme technicien (il préfère dire « explorateur » !) pour l'institut d'Océanographie à Paris. Il est très drôle. Je suis tombée folle amoureuse je crois. Je t'embrasse de tout cœur et j'espère que Charles va bien.

De cette rencontre Henri nous dira quant à lui ceci⁸² :

« Jeanne était tellement étonnante. Le jour où nous nous sommes rencontrés elle a dit en souriant « inutile de me faire une cour assidue, je suis déjà conquise ! » avant d'éclater de rire. Je ne savais pas ce qu'il en était réellement pour elle à ce moment-là mais moi j'étais jeune et tout à fait séduit par cette jeune femme intrépide qui parcourait le monde en faisant de la photographie et en disant qu'elle serait la plus célèbre des photographes du XXe siècle. Une magie avait opéré. »⁸³.

Un jour, en 1965, alors qu'elle était rentrée à Paris, Jeanne envoie une étonnante lettre à Henri :

Document n°9 - Lettre de Jeanne Durieux à Henri Durieux datée du 13 juin 1965 - archives de la famille Durieux

Cher Henri,

J'espère que je te manque beaucoup! Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré dans le train pour Brest! Jack!!! Mon Dieu comme il a changé le pauvre depuis la dernière fois. Il était ivre, il m'a à peine reconnue. Nous avons bavardé comme nous avons pu.

⁸¹ Sur cette référence citée par Jeanne, voir Van den Broek d'Obrenan C., *Le Voyage de « la Korrigane »*, préface de Paul Valéry, Payot, Paris, 1939 et Christian Coiffier et al., *Le Voyage de « la Korrigane » dans les mers du Sud*, Hazan, 2001.

⁸² Entretien juillet 2022.

⁸³ Aucune mention de Jeanne Durieux n'est faite dans le magnifique ouvrage de Luce Lebart et Marie Robert, *Une histoire mondiale des femmes photographes*, ed. Textuel, Paris, 2020.

Il m'a dit avoir raté son avion pour Orly et s'en est suivi un désir de voir des aïeux à Brest. On a aussi parlé d'Océan. Un livre écrit ou à écrire...Enfin je te raconterai mon amour. Sacré Kerouac ! Je t'embrasse fort, Jeanne.

Nous savons aujourd'hui que Jeanne pouvait être capable de bien des fantaisies. Néanmoins, Stéphanie Leroux, maître de conférences à l'université catholique de Lille, géographe et passionnée de littérature américaine, avance ceci :

« Cette lettre répond vraiment à quelque chose car dans ce qu'il écrit et dans certains témoignages, on sait que Kerouac partait à Brest pour des recherches généalogiques et, mystère, à peine arrivée, il quitte Brest. La lettre de Jeanne Durieux dit qu'elle rencontre Kerouac, qu'elle le trouve changé – ce qui est vrai puisque à partir de 1959 il bascule, il devient alcoolique. Dans son ouvrage Santori à Paris, il évoque la rencontre avec une femme entre Rennes et Brest (...). J'en déduis qu'il peut s'agir de Jeanne. On sent en même temps, qu'il y a un état qui change. Et donc c'est vraiment un gros mystère et cette lettre elle vient expliquer ou en tout cas elle donne des pistes qu'il serait intéressant de creuser (...) Avant de le croiser dans le train, elle a pu le rencontrer en France, au Maroc, aux Etats-Unis. Lui il est dans un milieu où il y a beaucoup de jeunes, d'étudiants. C'est intéressant cette histoire d'Océan. Il y a effectivement un livre qu'il a écrit L'Océan est mon frère et il en fait référence⁸⁴ ».

Le couple Durieux décide de ne plus se quitter et vogue à travers le monde durant plusieurs années au cours desquelles les escales à Paris – essentiellement dues au travail d'Henri – sont brèves. Passionnée par la littérature du monde, Jeanne apprend des langues étrangères. Un soir au cours d'un de ces passages à Paris, chez des amis communs, le couple rencontre l'ethnomusicologue Gilbert Rouget⁸⁵, ce dernier évoque son recueil de musique bantou d'Afrique Equatoriale Française effectué dans le cadre de la *Mission Ogooué – Congo* en 1946. Jeanne décide alors d'enregistrer elle aussi dès qu'elle le peut, des sons – chants et langages – des populations qu'elle rencontre.

⁸⁴ Entretien avec l'auteur juin 2022.

⁸⁵ Ethnomusicologue français (1916-2017). Co-cofondateur avec Jean Rouch en 1964, du Laboratoire audiovisuel de l'EPHE V^e section.



Fig 7 - Musique Bantou Collection musée de l'Homme ©

Jeanne entreprend également d'effectuer des assemblages photographiques pour des cartes postales. Les voyages lui procurent une réelle effervescence. Accompagner Henri dans ses missions est l'occasion de mettre en œuvre ses projets, visuels habituels et sonores plus récents.

Les années passent, Jeanne a vingt-sept ans et c'est à Oulan-Bator qu'ils se trouvent lorsqu'elle accouche prématurément en mai 1969 de leur enfant, Philippe Durieux. Invités à séjourner chez une géographe française, Françoise Klein, rencontrée quelques mois plus tôt à Shanghai après une expédition en Mer de Chine, Jeanne ressent les contractions de la naissance à venir. Les parents sont fous de joie à la vue du bébé et précipitent leur rentrée à Paris. Ils souhaitent y rester quelques mois pour « présenter le bébé » à la famille et aux amis, notamment Jacqueline Castillo.

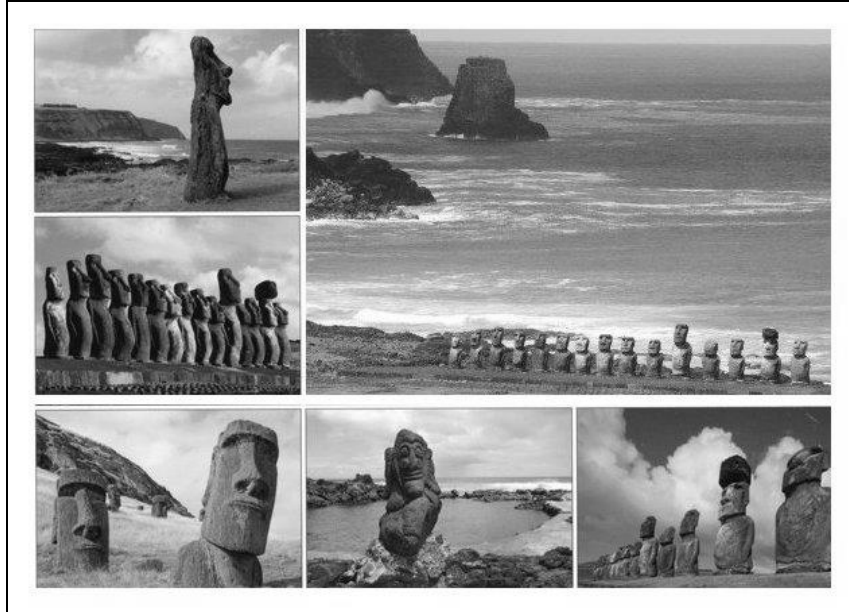


Photo Ile de Pâques - Assemblage pour carte postale Ile de Pâques ©



Photo Polynésie - Assemblage pour carte postale, Rangiroa ©

A Vincennes, ils s'installent dans un petit appartement au 27 rue des Laitières au septième étage sous les toits. Philippe est un bébé paisible avant de devenir un enfant qui présentera très tôt un goût pour la musique. Le Paris d'alors a subi de grandes transformations. 1968 était dans les esprits de chacun. Jeanne regardait dans les magazines conservés par Mercédès, les images des barricades au Quartier Latin, des affrontements entre manifestants et CRS, de la Sorbonne fermée. La dissolution de l'Assemblée. Elle devait penser aux récits de sa mère racontant la fuite d'Espagne. Elle lisait Foucault, Barthes, Lacan, Bourdieu et, selon Henri, elle se délectait de ce nouveau langage et de découvrir en Paris un nouveau paysage. Elle écoute *Janis Joplin*, *Les Beatles*, *Les Doors* mais n'oublie pas ce qu'elle appelle « Les notes musicales de voyages » : le tango, la salsa, la capoeira, les musiques celtiques ou asiatiques. Elle crée des chorégraphies qu'elle présente à Henri et Philippe.

C'est dans ce contexte d'appétit culturel qu'elle décide de mettre de l'ordre dans ses photographies, dans ses textes et qu'elle a l'idée de présenter des cycles de conférences sur ses voyages. En presque dix ans une quarantaine de pays ont été parcourus. Henri a accepté en effet toutes les missions à l'étranger et Jeanne a beaucoup photographié, vendu beaucoup de photographies à des journalistes et conçu beaucoup de cartes postales. Elle donne également des cours de traduction et d'ethnologie à l'EPHE.

Le plus souvent, les conférences proposées par Jeanne Durieux se déroulent à l'EHESS – où elle retrouve parfois Lévi-Strauss. Jean Rouch assiste un jour à une de ses présentations et l'invite à s'intéresser aux rites funéraires des sociétés qu'elle traverse. Elle ne l'écoute pas. Seule la vie l'intéresse alors. Ses amies l'invitent à assister aux conférences de plus en plus en vue que Philippe Lacan donne à l'hôpital Saint-Anne. Elle préfère fréquenter les musées et tous les lieux culturels.



Photo Rwanda - Assemblage pour carte postale Rwanda©

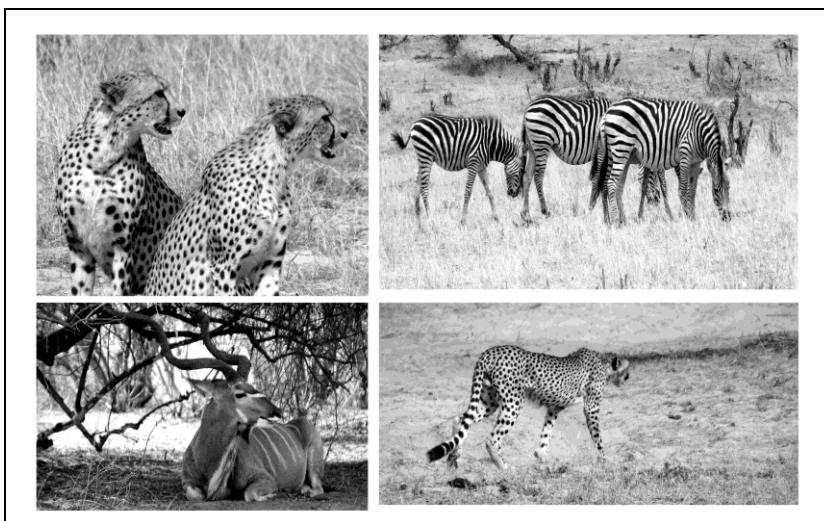


Photo Botswana - Assemblage pour carte postale ©

Au-delà des images rapportées, Jeanne raconte une construction identitaire élaborée dans cette quête de l'Ailleurs et évoque également le goût manifeste qu'elle a développé lors de ces voyages pour la carte postale en tant que portion d'Ailleurs à portée de tous. L'objet carte postale intéresse de plus en plus des publications de l'époque⁸⁶. Pour ce qui concerne celle de Jeanne Durieux, nous pouvons observer une récurrence au niveau de la forme : un assemblage de photographies recadrées pour donner du lieu visité différentes perspectives traduisant ce qui peut être presque considéré comme une insatiable du regard. Mais, et voilà qui est plus intéressant, ces assemblages semblent s'organiser autour d'un point, d'un thème. Ainsi considérons les deux cartes postales animalières : celle du Rwanda montrant des gorilles illustre tout à la fois leur *appartenance à un espace* (duquel il semble progressivement surgir) et la question de la maternité et de sa place dans le groupe.

⁸⁶ Voltaire L., « La carte postale n'est pas un gadget » in *Communication et Langages* 31, 1976, p. 87-104.

Nous savons que chez les gorilles, le lien entre la mère et son bébé est extrêmement fort – le petit ne quittant les bras de sa mère à six mois et étant allaité jusque trois ans. La carte postale du Botswana semble mettre en lumière *la question du hors champ* : quelque chose se passe dans un ailleurs inaccessible au regardeur. C’est vers cet Ailleurs que convergent les possibles départ. Si avec les primates un face-à-face est possible, il n’en est pas de même avec les animaux de la savane, qui semblent à l’affût.

Les années passent et les présentations de Jeanne Durieux ne font pas salle comble. Jacqueline Castillo et d’autres amies y assistent et l’applaudissent très certainement très chaleureusement. Mais ces dernières sont, quant à elles, davantage prises par les transformations politiques de leur époque et notamment celles de la condition féminine. Il doit arriver à Jeanne de se sentir encore une fois en décalage par rapport à son groupe d’appartenance. Grâce à ses relations à l’EHESS, elle est employée comme technicienne de recherche au CNRS, mais très vite – à l’instar de George Perec – ce travail excessivement administratif l’ennuie. Comme à l’époque du collège et du lycée, elle fait l’école buissonnière et finit par ne plus se présenter au travail. A cette époque elle fait, selon Henri Durieux, des crises de dépression et de somnambulisme. Celles-ci semblent effrayer le petit Philippe comme l’illustre le témoignage des médiatrices culturelles de la Philharmonie de Paris, Lison Delforge⁸⁷ et Marie Vidal de la Blache⁸⁸

« En 2018, mon amie Marie et moi avons organisé une conférence à la Philharmonie de Paris autour de plusieurs pianistes interprètes dont Philippe Durieux. Durant un temps de question/réponse, un homme du public a interrogé Philippe sur la manière dont sa mère avait inspiré sa vie artistique. Il a bredouillé une réponse pour le public mais en coulisse, bien que nous ne chassions pas alors qui était Jeanne Durieux il a évoqué, face à nous, avec beaucoup d’émotion un souvenir d’enfance très marquant.

⁸⁷ Lison Delforge, *Construire les souvenirs et les identités*, sous la direction de Sylvie Dubois, FLSH, octobre 2023.

⁸⁸ Marie Vidal de La Blache, *Réappropriation du corps et de l’identité*, sous la direction de João de Oliveira, FLSH, octobre 2023.

Une nuit, alors qu'il était encore un enfant, il s'était réveillé subitement d'un cauchemar et avait hurlé le nom de sa mère. Dans sa chambre sombre et angoissante, sa mère était apparue soudainement dans l'encadrement de la porte, la lumière rouge d'un panneau publicitaire de la rue illuminait son visage dans le noir. Mais elle n'avait pas bougé. Elle l'avait fixé avec un regard vide et était repartie, sans un mot. Cette nuit-là, il s'est senti atrocement seul. Bien après, il a compris que sa mère souffrait d'une pathologie psychique. »

Dépression, somnambulisme, les humeurs de Jeanne sont changeantes. Un jour Henri se voit proposer un poste itinérant lui permettant de se rendre aux quatre coins du monde pour effectuer des recueils géologiques⁸⁹. L'enthousiasme de Jeanne revient. Le couple et l'enfant parcourent la planète. Ils sont parfois très proches des soubresauts qui l'agitent, parfois très loin. Ils se trouvent ainsi au Salar d'Uyni quand est annoncé en France la mort du général de Gaulle. Au Chili lors du Coup d'Etat de Pinochet : un de leur ami proche, Miguel Asturias, fait partie des quatre mille disparus de la dictature militaire. Appareil photo à disposition, Jeanne tente de rendre compte de la confusion sur la place de la *Moneda* avant de quitter le pays pour la Colombie mais son rouleau de pellicule est confisqué à l'aéroport. L'exil chilien en France atteint le chiffre de 15000 ressortissants⁹⁰. Des amis chiliens du couple, parviennent à obtenir un exil en France. En attendant d'obtenir un logement, les Durieux leur prêtent leur appartement. Un réseau de militants se met en place pour accueillir ces amis et ceux qui suivront. C'est à cette époque que le couple rencontre le cinéaste Chris Marker. Au cours d'un diner chez un ami commun, ce dernier explique vouloir aider un réalisateur chilien à passer son film dénonçant le Coup d'Etat, en France. Chris Marker évoquera cette époque dans son court métrage *Ambassade* où les Durieux figurent dans le dernier plan. En Colombie, ils sont accueillis par leur ami Fernando Monroy, spécialiste de l'art espagnol, qui raconte :

⁸⁹ Un film non édité, consultable à la BNF a été produit par le couple sur ces années de voyage à travers le monde : *Voyages* (1970-2000, Durieux, 4h).

⁹⁰ Prognon N., *Les exilés chiliens en France, entre exil et retour (1973-1994)*, EUE, Saarbrücken, 2011.

« je me souviens qu'au cours d'un dîner que j'avais organisé avec des proches de la famille Picasso, Jeanne avait été assez désagréable, irritable. Elle trouvait Picasso très macho et n'aimait pas son rapport aux femmes. Le dîner avait été explosif ! Mais maintenant ça me fait rire ! »



Fig 8 - Affiche du Parti communiste français pour le Chili et portrait du président de la République chilien Salvador Allende (1908-1973), 1973 ©

Ces années soixante-dix sont aussi celles de la fin des dictatures espagnoles et portugaises. Du Congo où ils se trouvent, Jeanne envoie une lettre à sa mère sans savoir que celle-ci lutte difficilement contre un cancer. La mort s'invite sans crier gare. Mercédès meurt le 30 juin 1979.

Document n°10 - Lettre de Jeanne Durieux à sa mère Mercédès non datée. La lettre fait partie des archives de la famille Durieux

Chère Maman,

J'aimerais être avec toi pour fêter cet incroyable moment de l'histoire ! Après le crépuscule après l'agonie, vient la mort, ça y est : tout ce qui restait du franquisme est mort, non ? J'aimerais beaucoup en parler avec toi !

Je t'embrasse fort, Jeanne.

Un télégramme de Jacqueline Castillo lui apprend la nouvelle du décès. Jeanne est complètement bouleversée par ce qui lui semblait totalement inattendu. Le couple et leur enfant rentrent en France pour quelques semaines. Dans son courrier, parmi les condoléances diverses, Jeanne trouve une carte postale d'une amie iranienne, Nahid Rahimi retournée au pays après avoir effectué des études en France. Le Shah a été destitué et l'Ayatollah Khomeini est au pouvoir. La carte ne contient qu'une simple phrase : « *La forme a changée mais le fond est le même* ».

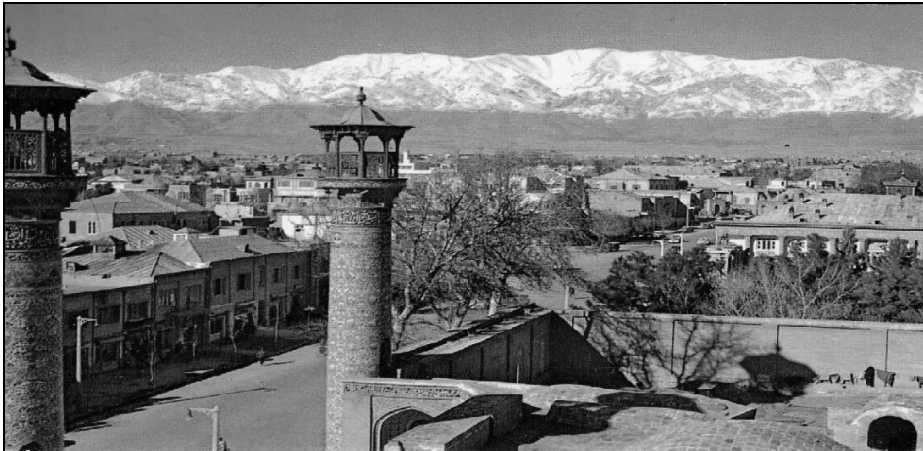


Fig 9 - Carte postale Iran, 1979

Henri devient à cette époque responsable des missions scientifiques en Afrique. Le couple reprend alors ses voyages. Ils se trouvent au Botswana lorsqu'en 1980 le Zimbabwe, anciennement la Rhodésie, est reconnu indépendant par le Royaume Uni son ancienne colonie britannique. Ils décident de s'y rendre après plusieurs années de guerre civile. Cette année est aussi celle de la mort de John Lennon que le couple avait cru entrevu dans un aéroport international quelques mois auparavant.

Philippe a quatorze-ans quand les Durieux décident de rentrer en France pour le scolariser dans un établissement parisien. A ce sujet, deux jeunes chercheuses en Arts, l'une spécialiste en photographie, Sarra Barira⁹¹ et l'autre en art musical, Bertille Roux⁹² témoignent d'une rencontre avec Philippe Durieux et de son ressenti filial :

« À la suite d'un week-end à Paris avec Bertille, nous avons malencontreusement raté notre train de retour pour Lille. En attendant le suivant, nous sommes allées au Café Terminus Nord boire un chocolat chaud. Je racontais à Bertille mes avancées de mémoire - je travaillais alors sur le noir et blanc dans la photographie documentaire - et les femmes photographes que j'avais découvert - notamment une photographe méconnue dénommée Jeanne Durieux. À ce moment-là, un homme assis à la table d'à-côté nous a interpellées : « Excusez-moi, vous parlez de Jeanne Durieux ? Je m'appelle Philippe. Philippe Durieux ». Un curieux hasard fit que le fils d'une des photographes sur lesquelles je travaillais avait lui aussi raté son train et s'était lui aussi réfugié dans ce café. Nous avons eu alors une longue et intéressante conversation sur le métier de sa mère. Très vite, les généralités laissèrent place à l'intime. On sentit bien, avec Bertille, une forte dualité entre l'admiration qu'il portait à sa mère et le sentiment d'abandon qu'il avait vécu dans son enfance et son adolescence.

⁹¹ Sarra Barira, *L'objet photographique comme support de la mémoire dans l'autofiction féminine des années soixante-dix*, sous la direction de David Faltot, FLSH, octobre 2023.

⁹² Bertille Roux, *Les supports musicaux à l'ère numérique*, sous la direction de Zineb Majdouli, FLSH octobre 2023.

Il nous raconta le fort investissement émotionnel que Jeanne Durieux mettait dans son travail photographique et le vide que cela laissait dans le cœur du jeune Philippe. Jeanne Durieux, dans sa volonté de saisir à tout prix les instants de vie des Autres, oubliait parfois la sienne⁹³. »

Philippe Durieux va donc souffrir d'être séparé des parents mais comprend que sa mère a « *un besoin irréprensible de fuir toute sédentarité*⁹⁴ ». Cette année 1983, où il a quatorze ans, est celle d'une exposition photographique à la Galerie Leroy dans le 13^e arrondissement. Jeanne présente des photographies de pays visités retravaillés à la peinture. Encore une fois, le succès n'est pas au rendez-vous-même si elle se dit satisfaite de l'expérience. Quelques années plus tard, tandis que Philippe manifeste au côté de ceux qui soutiennent la création du syndicat *Solidarnosc* en Pologne, Jeanne et Henri reportent un voyage à Mexico pour cause de séisme. La catastrophe nucléaire de Tchernobyl en 1986, la chute du mur de Berlin, le SIDA font partie des événements sur lesquels Jeanne écrit dans un journal détruit en 2010⁹⁵. Le monde commence à l'effrayer. Et puis la libération de Nelson Mandela et les progrès technologiques – ordinateurs personnels, téléphone mobile, email...- l'enthousiasment à nouveau. Au cours des années quatre-vingt-dix la série de conférence de Jeanne « *Capter la beauté du monde* » semble enfin intéresser un public. Michel Feugain, maître de conférences à l'université catholique de Lille, poète et également spécialiste de l'Afrique analyse quelques-unes des photographies présentées :

« Madame Durieux a connu l'Afrique dans ce qu'elle a de très authentique. Prenons cette photographie où on voit ce batteur avec un tambour. Ce tambour est le signe de la masculinité chez les peuples de l'Ouest Cameroun et on voit qu'il est obligé de tenir son tambour entre les jambes. Si l'image avait été complète on se serait aperçu qu'il y avait un autre tambour avec trois pieds qui se tient de façon autonome, symbole de la femme (...). Il est important de savoir aussi que le cercle est le symbole de la totalité.

⁹³ Entretien accordé à l'auteur en février 2023.

⁹⁴ Philippe Durieux, entretien juillet 2022.

⁹⁵ Philippe Durieux, entretien juillet 2022.

Sur cette photographie aux masques blancs, aux peintures corporelles, c'est la mort qui est évoquée car chez les peuples premiers, le blanc est la couleur de la mort. Cette photo de case est quant à elle une relique avec cette forme pyramidale au niveau du toit de chaume, c'est ce qui reste de l'Égypte en Afrique. Ces photos parlent du cycle de la vie et de la mort. De même cette façon de filmer les rites, ces fêtes, ces danses sacrées est très intéressantes. Elles exposent le cœur du peuple Africain. »



Photos Afrique 1 et 2 ©



Photo Afrique 3 ©

Le couple reste de plus en plus longuement en France. Lorsqu'elle se trouve à Paris, Jeanne continue de fréquenter assidûment les lieux culturels : les musées, les festivals de musiques, les galeries où elle croise ses amis.

Les rétrospectives photographiques l'attirent toujours. Si elle semble parfois se promener d'une façon distraite au sein des expositions, en réalité elle cherche quelque chose de précis – et d'insaisissable pour les autres – quelque chose sur laquelle accrocher un rêve, un désir ou une névrose⁹⁶.

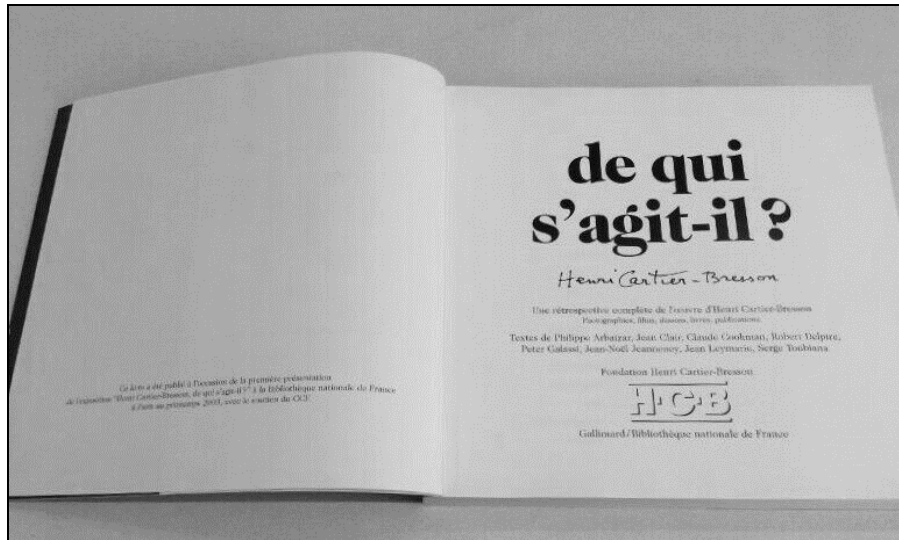


Fig 10 - Catalogue de l'exposition Cartier-Bresson -archives de Jeanne Durieux.

Sophie Boutté⁹⁷, responsable d'exposition pour la Ville de Paris témoigne ainsi :
« J'ai croisé Jeanne Durieux une fois à la BNF à Paris, il y avait alors une grande rétrospective Henri Cartier Bresson, c'était en 2003 une exposition qui s'appelait « De qui s'agit-il ? » Elle un peu plus de soixante ans je crois. Moi je regardais une des nombreuses photos de couples qui s'enlacent et plus précisément un couple qui s'embrasse par-dessus une table en terrasse dans un bistrot parisien. Sur la photographie on ne voit pas le visage de cette femme, elle est de dos.

⁹⁶ Philippe Durieux, entretien juillet 2022.

⁹⁷ Amie de Philippe Durieux. Entretien accordée à l'auteur en juillet 2022.

Et puis quelqu'un m'a abordée en me disant «c'est moi sur la photo. Je suis Jeanne, Jeanne Durieux et c'est moi sur la photo. Et vous voyez là ? Sur celle-là aussi c'est moi ». Il s'agissait toujours de couples : l'un à Notre-Dame, l'autre à Saint-Sulpice. Des couples d'amoureux dans des lieux parisiens. Je ne savais pas trop comment réagir car j'avais l'impression que cela ne pouvait pas être forcément elle sur toutes ces photographies. Soudain elle a éclaté de rire en disant qu'elle aurait aimé être ces femmes. Puis elle est parti et je l'ai vu dire la même chose à une autre femme du musée. J'ai remarqué qu'elle montrait aussi une photographie sur laquelle figurait un enfant avec un chien. C'était drôle mais aussi un peu triste. Elle était à la fois solaire et triste ».

Il est intéressant d'observer que Jeanne se dédouble dans les photographies évoquant l'amour. Se promène-t-elle seule dans cette exposition ? Henri est-il avec elle ? ⁹⁸Un autre élément de ce témoignage attire également l'attention, le fait qu'elle montre un enfant avec un chien. En effet, à l'occasion d'un café que Bernard et moi avons pris chez Philippe Durieux, deux de ses amies, les documentaristes Agathe Dupont⁹⁹ et Emma Fournier¹⁰⁰, ont rappelé le contexte de leur rencontre avec Philippe et celui-ci résonne avec la photographie pointée par Jeanne.

« Nous nous sommes rencontrés dans un concert de Jazz. Nous connaissions Philippe Durieux de nom mais nous ne savions pas que sa mère était une photographe. Ce qui nous a interpellé ce soir-là c'est le petit teckel du bar, Saxo, son plus grand fan. En voyant notre admiration pour ce petit Saxo, Philippe nous a appris que lui aussi avait eu un chien de cette race et de cette couleur pour ses quinze ans. Il avait été offert par sa mère. Elle avait fait une toute une série de photographies qu'elle avait intitulée « l'enfant et le chien ». Elle en était très fière. Il nous avait raconté cette période de sa vie avec beaucoup d'émotions, des larmes aux yeux et un sourire aux lèvres ».

⁹⁸ Henri Durieux dit ne pas se souvenir de cette exposition et précise que Jeanne aimait s'y rendre seule ou avec son amie Jacqueline.

⁹⁹ Agathe Dupont, *Enjeux du documentaire intimiste*, FLSH octobre 2023.

¹⁰⁰ Emma Fournier, *Le deuil à travers le documentaire*, FLSH, octobre 2023.

Chapitre 2 : Ernst Légy (1952-2018)

Arrivée à ce stade de ma recherche, une question se pose avec une certaine constance : le comportement fantasque de Jeanne a-t-il fait l'objet d'une forme de déni familial ? On pourrait le croire en écoutant l'anecdote rapportée par trois amis musiciens proches du petit-fils de Jeanne Durieux, dont les photographies recouvraient les murs de son appartement et sa maison ? Ces créateurs de musiques de films sont Paul René-Bazin de Jouy¹⁰¹, Marc de Soyres¹⁰² et Romain Basquin¹⁰³. Voici leur récit :

« Moi je connaissais Luka, le fils de Philippe Durieux, parce qu'on allait à l'école de musique ensemble, on travaillait ensemble au lycée aussi. Toujours ensemble nous avons rencontré Marc et Romain. Un jour on est parti travailler chez lui, on a surtout joué d'ailleurs. Les parents de Luka nous ont invités à dîner et au cours de ce dîner, on parlait de comportements inattendus alors M. Philippe Durieux, son père, nous a raconté un souvenir étrange : un jour, alors qu'il voyageait à Quito avec ses parents, Jeanne Durieux, sa mère, avait purement et simplement, sans aucune raison, quitté le restaurant où ils se trouvaient et ils l'ont retrouvée errant dans la rue. Puis, lorsqu'elle les a vu, tout le monde a fait comme si rien d'étrange ne s'était passé. »

Incroyable histoire que celle de Jeanne Durieux, cette femme qui semble convoquer régulièrement des remparts – Ernst Légy semble n'en être qu'un parmi d'autres – entre elle et ce monde dont elle se met parfois en retrait.

¹⁰¹Paul René-Bazin de Jouy, *Miyazaki, féerie et matérialisme* sous la direction de Sylvie Dubois, FLSH octobre 2023.

¹⁰²Marc de Soyres, *La course automobile au cinéma*, FLSH octobre 2023.

¹⁰³Romain Basquin, *Le deuil et la mort comme levier de déconstruction*, sous la direction de João de Oliveira, FLSH octobre 2023.

Essayons de cerner au mieux le personnage imaginaire qui accompagnait Jeanne Durieux. Comme il l'a été dit sa première apparition dans l'esprit et donc la vie de Jeanne se fait lorsque celle-ci, âgée de dix ans, fait le deuil de son père ; il possède alors, les caractéristiques lui conférant une réalité suffisamment solide aux yeux de l'enfant pour qu'elle lui écrive des lettres. Au cours d'une conversation avec Henri Durieux nous avons découvert un autre aspect de ce personnage et, du même coup, de la fonction qu'il jouait sans doute dans la vie psychique de Jeanne Durieux. Nous retranscrivons ci-dessous l'enregistrement que nous avons effectué de cette conversation avec Henri Durieux le 22 mai 2022.

« La première fois que j'ai entendu parler d'Ernst Légy, il s'agissait d'un personnage de roman que Jeanne tentait d'écrire. Je me souviens, elle me lisait des parties de ce qu'elle avait écrit dans la journée. L'ouvrage n'a jamais mais elle conservait ces différents projets où Ernst Légy était un héros dans une sorte de carton. Il faudrait que je le retrouve, vous trouverez sûrement des choses intéressantes. Jusquelà, rien d'anormal. Mais un jour j'ai surpris Jeanne parlant de ce roman à sa mère et de ce personnage, j'ai entendu sa mère s'écrier « ah non ! Pas encore cet Ernst Légy ! ». Jeanne est entrée dans une colère folle ! Elle pouvait parfois être très colérique. Elle criait en jurant à sa mère ne plus jamais lui raconter ses projets. Le soir même les femmes étaient réconciliées mais je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Jeanne pourquoi sa mère avait dit « Pas encore cet Ernst Légy ! ». Alors Jeanne m'a expliqué la vérité : enfant, elle avait créé ce personnage, elle le prenait pour vrai, lui écrivait des lettres, lui parlait et sa mère s'inquiétait. Je n'y ai pas accordé davantage d'importance. Jusqu'à un soir, nous étions chez des amis, où elle a dit à table qu'il y avait une exposition du célèbre photographe Ernst Légy à la gare d'Austerlitz. Cela avait l'air très réel. Le temps a passé et il y a eu ce que nous avons appelé « l'épisode de la cave », le jour suivant elle m'a demandé de poster une lettre pour Ernst Légy. Puis encore une autre le lendemain et le surlendemain. Je ne sais plus ce que j'ai fait de ces lettres mais j'étais là face à une réalité : Jeanne prenait bel et bien ce personnage pour quelqu'un de réel. A Sainte-Anne il paraît qu'elle parlait de lui de temps en temps. Un jour elle m'a dit qu'il lui avait rendu visite pour lui montrer ses nouvelles photos, qu'elle l'avait trouvé très vieilli et fatigué. Voilà ce que je peux dire de Ernst Légy ».

Une semaine après, Henri Durieux nous annonçait que leurs anciens voisins restaurateurs d'art avaient eu quelque chose à nous montrer. Nous nous sommes donc rendus, Bernard et moi, chez Sylvie et Christophe Brunellière un samedi après midi sur la recommandation d'Henri. A peine étions nous arrivés que Sylvie Brunellière m'apporta un carton :

« Au moment de leur dernier déménagement, Jeanne – déjà très fatiguée et, je dois l'avouer, un peu paranoïaque – m'a demandé de conserver ce carton. Je les regardé d'un œil assez distrait, il comprend des esquisses, des feuilles, des carnets. Des projets en somme. Henri nous a dit que son personnage Ernst Légy vous intéressait eh bien il figure partout ici ».

Christophe compléta : *« je me souviens que lorsqu'elle nous parlait d'Ernst Légy en disant qu'il était un photographe de renom j'y croyais. Elle y croyait aussi, je pense, elle en parlait avec tellement de conviction !¹⁰⁴ »*

Sylvie, elle-même fille d'un père hongrois nous dit quelque chose d'important : *« Savez-vous que Légy veut dire Mouche en hongrois ? »*. Immédiatement j'ai pensé à la broche !

Le carton d'archives consulté ce même jour témoigne bien du fait que Jeanne aimait écrire et élaborer des projets qui, pour la plupart d'entre eux n'ont pas vu le jour, et dans le cadre de ces multiples projets Ernst Légy se trouve présent sous différentes formes. Il est important de restituer les fragments de ses projets retrouvés avant de tenter d'analyser la place singulière de cet être – tour à tour photographe, universitaire, poète, comédien, metteur en scène... – auquel elle ne pouvait absolument pas renoncer. Nous avons numéroté les projets qui apparaissent sans numérotation pour faciliter la lecture et l'analyse ultérieure.

Quatre projets réunis dans quatre pochettes contenant un à plusieurs textes rédigés à la main, jamais datés, donnent une place importante à Ernst Légy, comme en témoigne les retranscriptions ci-dessous. Tout est imaginé par Jeanne : les maisons d'édition, les résumés, les événements, les histoires.

¹⁰⁴ Entretien avec l'auteur août 2022.

Projet n°1 – Une nouvelle : Le violon

Un violoniste oublie son violon dans une chambre d'hôtel après une nuit d'amour passée auprès d'une femme rencontrée la veille. Cette dernière le recherche pour le lui remettre. Commence alors pour elle une déambulation urbaine sur la route des bars où jouait cet homme. Elle rencontrera d'anciens amis musiciens, une chanteuse, un barman, un photographe (Ernst Légy) un magicien et sera intriguée par un certain nombre d'affiches collées au mur des grandes avenues, ruelles ou impasses de la ville et faisant échos à sa quête.

*Errance : errer ce n'est pas forcément être perdu dans un lieu, c'est plutôt comprendre qu'on a perdu ou qu'on est perdu en soi. L'errance implique une traversée et un rapport au temps modifié : il paraît plus long, comme au ralenti. Déambuler, s'égarer, se tromper sont les éléments saillants des principales figures de style attachées à la notion d'errance, à savoir : **la répétition** (errer c'est repasser par un chemin déjà parcouru sur le plan topographique ou psychologique) **le passage** (errer c'est tendre – s'élever ou sombrer – vers un autre état) et **l'impasse** (errer c'est porter envers et contre soi le sentiment du sans issue).*

Observation¹⁰⁵ : Dans ce projet, une flèche relie l'inscription Ernst Légy au texte suivant : « *Je me souviens de l'avoir pris en photographie un soir. Bizarrement quand j'ai développé ma photo, il n'y était pas. Vous croyez aux fantômes ?* »

¹⁰⁵ Les notes « Observations » sont de moi.

Projet n°2 : Un ouvrage dirigé par l'universitaire Ernst Légy

Observation : le projet se compose de 3 documents distincts.

- **Document 1 - Parution d'ouvrage : figures de la poule dans la littérature Européenne** Editions du Merlu – 185 pages - Soixante-quinze francs. Textes réunis par Ernst Légy.

« Cet ouvrage, le trentième de la collection Dialogue des Editions du Merlu, est consacré à la figure de la poule dans la littérature européenne. Il restitue l'ensemble de textes présentés au Colloque de Berlin. Les textes, illustrant le dialogue interdisciplinaire, sont réunis et présentés par Ernst Légy

La figure de la poule dans la littérature européenne a en effet favorisé tout particulièrement la confrontation entre les disciplines. C'est par des regards croisés qu'on arrive à comprendre cette figure pour en saisir sa polysémie. Le plan retenu par Ernst Légy met en lumière la richesse de cette figure qui prend tour à tour le sens de frontière de l'humanité et d'animalité anthropomorphisée et qui donne sens à la fois à la notion d'espace, mais aussi à celle de temps ». Le comité de rédaction

TABLE DES MATIÈRES

Présentation par Ernst Légy

Première partie : Les frontières d'une figure

Etienne Labuse

L'œuf ou la poule, l'éternelle question

Issac N'doup Koundala

Les chemins du déni de la mort chez Mérouasse, La Poule Rousse

Alain Michel

Le territoire de la poule - Essai de géographie.

Françoise Garance
La poule russe, morphologie d'un conte

Deuxième partie : La poule, ses mythes et ses représentations

Bastien Leboeuf

Evolution de la figure de la poule dans la littérature du XVII : de la négation à la sublimation

Julie Merchouie

La poule, une figure de l'étranger.

Igor Darzowitch

La spiritualité du XVII et la genèse du roman de Mériouasse, La Poule Rousse

Troisième partie : Métaphores et expérience de soi

Fabienne Delage

Les frontières symboliques, la poule comme métaphore du voyage

Andrée Duval

Le poussin dans les textes romanesques du XVIIe siècle.

John François de Grimac

Mériouasse à la lumière de la psychanalyse

Extrait de la Présentation d'Ernst Légy

Blessures et défaillances narcissiques dans La poule Rousse de P.J. Mériouasse

(...) La poule, on peut le remarquer tout au long du texte, éprouve diverses angoisses de type narcissique et un comportement masochiste qui va la conduire à quitter l'espace paisible de la ferme pour s'aventurer et s'égarer dans les méandres du ça. Le début de l'histoire nous la montre d'apparence inquiète – ne regarde-t-elle pas plusieurs fois derrière elle pour apercevoir de loin la ferme ? – mais très vite des sentiments de grandeur vont apparaître.

Elle pense qu'elle a du génie, « je retrouverai bien ma route toute seule » ce qui signifie ou sous-entend dans son esprit, le lecteur le devine « et toutes les autres poules reconnaîtront mon incommensurable grandeur ». L'objectif de la poule est de faire l'admiration de tous ceux qui l'approchent. Elle se met à considérer toute sa vie comme une réussite extraordinaire, objet de l'admiration et d'envie générale. Le lecteur attentif comprend très vite que ces sentiments mégalomaniaques sont passagers. Son périple la fait se sentir rejetée par d'autres animaux qu'elle croise. En fait la poule oscille tout au long du texte – et là réside sa force - entre ses sentiments de grandeur et la conscience diffuse de ne pas être aussi grandiose qu'elle l'aurait voulu. Dans ces moments-là, la grandeur était un idéal auquel elle mesurait son Moi, alors qu'aux autres moments – en particulier ceux où elle s'engouffre dans un sentiment de toute-puissance, - elle s'avère être incapable de faire la différence entre le désir et la réalité. Alors, comment comprendre le rôle de la tourterelle ? Il suffit de venir au tout début du texte de Mérouasse « La poule Rousse était la poule préférée des fermiers. Elle était née quelques mois après la mort subite de leur enfant ». Tout s'éclaire par cette simple introduction ! Les fermiers déversent sur la poule leur trop-plein d'amour et d'affection. Du même coup, le narcissisme de la poule fait l'objet d'une stimulation excessive (...)

L'admiration que les fermiers offrent à la poule faisant office de séduction narcissique, accroît le narcissisme de la poule et la pousse à s'identifier au phallus. La phrase « je retrouverai bien mon chemin toute seule » dans la bouche de la poule illustre le caractère phallique non sublimé de l'idéal du Moi et sa nature mégalomaniaque. Mais la poule sur son chemin connaît l'adversité. L'instabilité de la structure du Moi et de l'oscillation entre les illusions mégalomaniaques et sous-estimation de soi avec le retour à la réalité se trouvent renforcée par l'existence d'éléments primitifs et cruels du Surmoi : « tu n'es qu'une poule » se répète-t-elle de façon récurrente. C'est le retour à la réalité qui expulse d'elle, qui projette dans l'ailleurs son Idéal grandiose et salvateur. Cette projection est incarnée par la tourterelle. La poule est l'illustration même de ce que les psychiatres appellent un « cas limite ». C'est un voyage initiatique que fait la poule. Ce qu'elle projette devant elle comme son idéal (la tourterelle) est le substitut du narcissisme perdu de son enfance au temps où elle était elle-même son propre idéal (...)

• **Document 2 - L'interview du réalisateur Ernst Légy**

Journaliste : Ernst Légy vous êtes un réalisateur très reconnu, pourquoi un film sur la Poule Rousse?

E. Légy – Et pourquoi pas ? (Rires), c'est un chef-d'œuvre de la littérature française. C'était important pour moi de l'explorer et surtout de donner mon avis d'artiste et de cinéaste sur la controverse concernant le rôle de la tourterelle. D'où le titre « Le voyage de la poule ».

Journaliste : Vous commencez votre film par une dédicace à certains fantômes ça veut dire quoi ? Vous vous voyez déjà dans l'au-delà ? ou peut-être prêt à être sauvé par une tourterelle ?

E. Légy –. (Rires) – non non, la dédicace c'est une affaire personnelle, un vieux souvenir d'enfance d'autant plus précieux que je suis quelqu'un de très peu nostalgique. Je suis surtout superstitieux et j'utilise à profusion des formules incantatoires ! Pour ce qui me concerne, j'agonise peut-être un peu...(rires) non je ne devrais pas dire ça ! la vérité c'est que je voue une admiration sans borne à Mérouasse et que certains discutent sa grandeur me dépasse.

Journaliste : Comment avez-vous construit l'idée de ce film ? Il est plutôt original...

E. Légy –. - Je voulais partir de quelques concepts très fertiles sur le plan artistique pour moi comme celui de la saturation, celui de la répétition, ou du recyclage du même, et celui du décalage. Toutes ces choses qu'en tant qu'artiste je perçois très clairement dans le livre de Mérouasse et que, me semble-t-il, aucun exégète ne souligne.

Journaliste : A ce propos on note un léger décalage dans le son...

E. Légy –. – C'est voulu ! A l'image on peut montrer les décalages entre nos mots, nos discours.

Dans la vie c'est comme ça, on voudrait tellement voir et entendre correctement mais c'est toujours compliqué et les décalages même insignifiants brouillent les pistes ! Le décalage est là mais pas seulement, il est ailleurs dans le film. La saturation du son (de la magnifique musique de Chico Science) et la saturation de la lumière dans quelques passages est une idée que j'ai piquée au cinéma brésilien des années soixante.

Journaliste : On peut avoir l'impression, alors que dans le titre il y a le mot « voyage » que dans ce film, on ne montre pas vraiment un voyage mais une errance avec toutes ces images de ville...

E. Légy –. – de déambulation plutôt. J'aime bien l'idée de déambulation. Plus libre que la promenade et moins dangereuse que l'errance. Peut-être qu'il y a cette idée dans le film, en tout cas l'idée au départ était de quitter une tribune – moi m'adressant aux spectateurs et cherchant à le convaincre que La poule rousse est en réalité la métaphore du rapport de l'Homme à l'argent – pour trouver un espace de résonance. Et la ville qu'on parcourt, comme n'importe quel espace qu'on traverse, est toujours un bon espace de résonance. Les échos y sont toujours multiples.

Journaliste : Et tous ces animaux de la bande-son ?

E. Légy –. – Il y a deux choses à dire là-dessus. D'abord, puisque je quittais le registre strictement animalier du livre, il fallait en garder la référence. Ensuite j'ai voulu insister sur un devenir animal – Kafka en parle tellement mieux que moi ! – chez ceux à qui on refuse notre reconnaissance. La poule est en quête de reconnaissance. Moi-même, à travers ce film, je suis en quête de reconnaissance. Que cette quête ne me quitte jamais !

Journaliste : Vous vous êtes entourée d'une équipe importante pour réaliser ce film...

E. Légy –. (Rires) – ils sont là les fantômes, mais vous l'aviez compris !

• **Document 3 - Avis de décès de Ernst Légy**

Nous avons appris avec tristesse la mort du réalisateur français Ernst Légy. Ses proches le disaient fatigué et abattu par les critiques négatives de son dernier film de Le voyage la poule. Son suicide hier en fin d'après-midi a plongé le monde du cinéma dans un grand désarroi. Certains n'hésitent pas à qualifier la presse de responsable de la mort de ce personnage souvent décrié pour ses propos provocateurs. L'« artiste maudit et impitoyablement incompris » comme il se qualifiait lui-même souffrait, aux dires de son psychanalyste – qui tient à rester anonyme - d'une très grande défaillance narcissique. Ses films étant alors la projection de son Idéal du Moi. Il laisse à sa mort une filmographie d'une immense richesse. Depuis la triste nouvelle, les bouquets de fleurs ne cessent d'affluer devant son appartement du 18 Rue du Val-de-Grâce. Ses admirateurs pourront se recueillir devant son cercueil au cimetière Montparnasse, ce jeudi de 9h à 19h. Les obsèques auront lieu vendredi 10 dans la plus stricte intimité familiale. Pour honorer la mémoire du cinéaste, Arte diffusera, ce soir à 20h50, le troisième long métrage de Légy, Une vie de chien magistralement interprété par Dorothea Jouault qui a obtenu, pour ce film, le prix de l'interprétation féminine à Cannes

Projet n°3 : Une nouvelle d'Ernst Légy : Le fantôme d'Ava Mirna,

A l'occasion de la 100e représentation des Mémoires Imaginaires d'Ava Mirna au théâtre Saint-Antoine, le comédien Ernst Légy rend hommage à la grande cantatrice.

*"(...) Non, n'éteignez pas la lumière!
Ne cherchez pas à briser son emprise hypnotique sur
le pauvre papillon. Car, voyez-vous, le papillon,
qui a une vie si brève, préfère encore mourir
ivre de lumière que noyé dans les ténèbres..."
Ava Mirna, Mémoires Imaginaires*

Le destin a parfois une bien curieuse façon de jeter des ponts entre ce qui est et ce qui a été. Hier, alors que comme à l'habitude après la répétition, je traversais le Square Gabriel-Pierné, pour rentrer chez moi, marchant d'un pas tranquille et rêvant déjà à un bon verre de vodka au miel, je sentis soudain quelque chose de dur cogner mon épaule. Une vieille dame, la béquille droite levée vers moi, m'interpellais ainsi :

-Regardez monsieur ! Vous avez perdu quelque chose.

Je fus tout d'abord surpris et agacé, je dois l'avouer, du ton familier et de la manière peu distinguée avec laquelle cette vieille femme m'avait arrêté sur le boulevard. Mais je sentis aussi quelque chose d'étrange se produire en moi. J'avais effectivement perdu une montre-gousset. Content, je la ramassai par terre. Cette montre avait une très grande valeur sentimentale à mes yeux. Je me relevai et voulus remercier l'inconnue. Mais là, mon souffle fut coupé par l'effet de surprise. Je devais demeurer comme cela, bouche-bée, incrédule, inerte.

Elle me regarda avec un rictus - était-ce un sourire ? - releva sa tête dans un semblant de fierté et me tourna le dos avant de repartir avec difficulté sur ses béquilles.

Ce visage, comment ne l'avais-je reconnu tout de suite...Mais était-ce possible ? Trente ans s'étaient écoulés. Mais les yeux d'Ava Mirna, malgré les rides, les cernes et cette lueur de tristesse impénétrable avaient gardé leurs étincelantes mobilités. Ava! Ava Mirna! Je gardais la montre à la main en me disant que le destin a parfois une bien curieuse façon de jeter des ponts entre ce qui est et ce qui a été. Car en effet cette montre-gousset, cette montre que je venais de ramasser, ne lui avait-elle pas appartenu autrefois ?

J'aimerais tellement pouvoir me souvenir de tous les détails...Mais tout cela vient avec difficulté. J'ai rencontré Ava Mirna la première fois, lors d'un de ces soupers qu'elle aimait donner chez elle à la dernière de ses spectacles. C'était la Belle Epoque. Ou la fin peut-être. Les façades de Paris avaient succombé aux charmes de l'Art Nouveau. Toute la jeune génération se retrouvait dans les cabarets de la ville, comme le Moulin Rouge. On admirait encore les tableaux impressionnistes, pressentant, peut-être, les Picasso, Braque ou Matisse qui bientôt nous montreraient de nouveaux chemins. Ava avait convié quelques intimes, dont une photographe avec laquelle je partageais à l'époque, la chaleur d'un lit à défaut de partager celle du cœur. Ava était alors éblouissante de beauté et de joie. "La cantatrice la plus prometteuse de la saison !" aimait-elle dire et redire. Ce fut donc au cours de cette soirée que j'approchai cet être singulier.

Expliquer en quoi je la trouvais si singulière me serait bien difficile ! Peut-être cette impression de lumière et de poésie qui se dégageait d'elle, ou peut-être la perception intuitive et inconsciente à l'époque d'un être très complexe. D'un être qui aurait tout donné pour masquer aux yeux des autres la conscience aiguë qu'elle avait de sa propre misère et de sa difficulté d'être. Mais le fait est qu'Ava avait le don de susciter l'intérêt, aussi suscita-t-elle le mien. Et tout au long des quelques quinze années qui suivirent cette unique rencontre, je collectionnai tous les articles de journaux où il était question de celle que l'on nommait "Ava la scandaleuse"

A la lecture de ces différents articles, Ava semblait se conformer au mythe. Ses tenues vestimentaires étaient aussi somptueuses et extravagantes que sa conduite. La petite chanteuse de variété des planches de l'Eldorado, propulsée comme diva dans les pays de l'Est avant de faire face à un public européen, vit ses premiers rôles de courtisane Thaïs ou princesse Fedora la consacrer parmi les révélations du genre lyrique. Puis ce fut le Metropolitan Opéra de New York. Flora Tosca, la Traviata, Carmen, toutes ces étapes obligatoires installèrent définitivement cette voix de mezzo-soprano piquante et moelleuse. Ava s'affichait avec bonheur à la une des journaux avec ses amants.

Elle aurait assassiné l'un d'eux Eddy Sax, tenté de mourir pour un autre, le jeune Pierre-Jean Moscoll...Malgré cette flamme irrésistible qu'elle apportait à ses rôles, malgré son impudeur, car non contente de chanter Salomé, elle exécutait aussi la danse des sept voiles en dévoilant sous les yeux d'un public hypocritement scandalisé, sa nudité laiteuse et sensuelle, malgré tout cela Ava n'était qu'une petite flamme vacillante. Une flamme vacillante au cœur du vent de métamorphose qui soufflait sur l'Europe alors en pleine gestation de nouvelles formes artistiques et où les certitudes bourgeoises du passé volaient en éclat face à l'expressionnisme, le fauvisme le cubisme et autres mouvements.

L'apparition du cinéma muet acheva de changer les choses. Les stars de cinéma devenaient les nouvelles idoles du public. Les divas paraissaient bien démodées ! Je revois dans mes souvenirs, cet article où il est rapporté que pendant la grande guerre, Ava porta le costume de deuil des alsaciennes et chanta la Marseillaise de sa voix vibrante sur le front comme à l'arrière. Ou cet autre du 11 novembre 1918, jour de l'Armistice où elle chante l'hymne sacré sur les marches de l'opéra la gorge nouée de larmes.

Je revois aussi cette photo d'elle, des années plus tard, illustrant les quelques lignes du Parisien, au lendemain de sa mort. Une main gantée posée sur la nuque, les yeux étonnamment fardés de noir perdus dans les souvenirs et recouverts d'une voilette.

L'article détaillait les restes d'une richesse accumulée, vêtements, bijoux, meubles et les affres de sa longue maladie. Je pensais tout savoir, tout connaître d'Ava Mirna. Après l'annonce de sa mort, n'avais-je pas eu ce projet qui m'avait tenu en haleine durant deux ans, d'écrire sa biographie ?

Infatigable, j'avais interrogé alors bon nombre de ceux qui de loin ou de près l'avaient approchée. Mais peut-être que les projets n'existent que pour nous éloigner de l'idée de notre propre mort. Mon livre ne vit jamais le jour. Ava m'avait obsédé au point de m'apparaître comme une illusion d'optique, une vue de l'esprit.

Je me souviens de ce jour, quelques temps après sa mort, où dans une salle des ventes, je fis l'acquisition de son magnifique secrétaire vénitien en pente surmonté par un élément-armoire datant du milieu du XVIIIème, décoré de peinture de laque et de gravure sur cuivre en couleur représentant des paysages, ainsi que d'un de ses magnifiques coffres à bijoux attribués à Martin Carlin vers 1778 en bois d'amarante et de platanes et plaques en porcelaines de sèvres. Ces deux objets, une fois installés chez moi, pourraient eux aussi être interrogés. Car les objets parlent à ceux qui savent les écouter. Et leur langage est souvent plus riche que celui des hommes. Aussi, quelle ne fut ma joie, quel ne fut mon bonheur, de découvrir dans ce secrétaire un faux-fond d'où je pus extraire cette montre-gousset et cette feuille intitulée : "Ava Mirna, les Mémoires Imaginaires" où on pouvait lire quelques phrases écrites de sa main et surtout, surtout ce petit paquet de lettres précieusement enrubanné.

Ma mémoire, ce don si précieux qui tisse le fil sur lequel nous avançons en funambule, me fait maintenant après toutes ces années, malheureusement défaut. Ce ne sont donc que quelques bribes de lettres que j'entrevois dans l'incandescence de mes souvenirs. Des lettres d'amours, de ruptures et d'insultes aussi. Mais des lettres qui donnaient un tout autre aperçu d'Ava.

Non, Ava n'était pas cette force de la nature. Elle n'était qu'un papillon ivre de lumière et de mort. Non elle n'était pas cette assurance joyeuse argumentant n'avoir aucune crainte quant à la concurrence des stars d'Hollywood.

Non elle n'avait pas aimé Pierre-Jean Moscoll, ce poète alors mal connu qui disait d'elle qu'elle était un ange déchu égaré parmi les hommes, au point de vouloir se suicider pour lui.

Les raisons d'un suicide sont souvent complexes, la cause invoquée n'étant souvent qu'un alibi, un laissez-passer recherché parfois toute une vie. Non elle n'avait jamais assassiné Eddy Sax pour la bonne raison qu'Eddy Sax n'était que pur produit de son imagination, Monsieur Sax n'avait jamais existé. Des Etats-Unis arrivaient, à cette époque, le jazz avec les grands solistes de la Nouvelle Orléans et de Chicago, le Casino de Paris affichait complet avec les revues où triomphaient Mistinguett et Joséphine Baker.

Alors Ava, Ava fatiguée et prématurément vieillie voulait encore faire parler d'elle. Pour exister encore un peu à ses propres yeux. Un amant qu'on s'invente n'est jamais tout à fait un mensonge mais plutôt une métaphore. La métaphore d'un désir ou d'une crainte. C'est toute une époque qu'elle aurait voulu assassiner.

Non, Ava n'était rien de ce que l'on croyait. J'ai oublié tout ce qui n'avait été que mensonge car moi aussi je préfère les légendes. Mais je sais que la part de vérité chez Ava fut bien mince. J'ai brûlé les lettres, toutes ces lettres de son unique confident, Pierre-Jean Moscoll qui emporta son secret dans sa mort. Le seul à savoir toute la vérité sur la Diva des décors en papier-carton. Décors fragiles comme ton âme, Ava. Avec ces lettres, je brûlais aussi l'idée de sa biographie. Car qu'importe la vérité ? N'était-elle pas toujours si irrévérencieusement passagère ? Mais dis-moi Ava, peut-on mentir sur sa propre mort ?

J'ai senti hier, une douleur me brûler les jambes me faisant marcher avec difficulté sur ce grand boulevard, lorsque cet engourdissement et cette inertie me quittèrent enfin. Un très jeune homme avança vers moi, retirant son chapeau et me tendant un morceau de papier et un stylo.

-Excusez-moi de vous importuner, me dit-il, j'ai assisté cet après-midi à votre répétition. Pourriez-vous me donner un autographe ?... Vous êtes vraiment sublime dans le rôle d'Eddy Sax ! Mais dites-moi, cette cantatrice, Ava Mirna a-t-elle réellement existé ?

-Ava Mirna, répondis-je la gorge serrée et le cœur fertilisé de ces larmes provenant des profondeurs immaculées de mon âme, Ava Mirna n'a pas seulement existé, monsieur, elle a vécu. Et qui sait ? Peut-être vit-elle encore dans ce théâtre qu'est la vie ou sur ce grand boulevard, entre vous et moi.

Projet n°4 : Un recueil de poèmes en prose, Ernst Légy, ed. Rivières, 1969

« J'ai remarqué les doigts brûlés. Il m'a dit qu'il tournait les pages du livre de sa vie. Que ces pages se consumaient au fur et à mesure qu'il tournait les pages du livre de sa vie. Que toute la passion qu'il avait mise à les écrire avait disparu sous l'étreinte ardente du temps qui passe. Qu'il ne restait maintenant, après tant de rêves et d'illusions sur lui-même, que la certitude d'avoir toujours été en fuite. Et il riait d'un énorme rire en voyant dans les reflets de mes yeux, la tête qu'il faisait en me livrant son histoire ».



Photo fleurs fanées ©

Analyses

Regardons de plus près ces projets, plus ou moins élaborés, laissés par Jeanne Durieux et dans lesquels Ernst Légy surgit sous de multiples visages.

Dans le projet n° 1, il est frappant de remarquer deux éléments : tout d'abord l'anonymat des êtres et des lieux : un homme, une femme, une chambre d'hôtel, des amis, une chanteuse, un magicien... Seul Ernst Légy s'extrait de ce flou identitaire. Un flou qui va jusqu'à la disparition pour ce qui concerne le protagoniste (« *Je me souviens de l'avoir pris en photographie un soir. Bizarrement quand j'ai développé ma photo, il n'y était pas. Vous croyez aux fantômes ?* ») Deuxièmement la situation d'errance accolée à la quête d'un être disparu.

Il est impossible de ne pas remarquer ici un parallèle entre le père disparu de Jeanne Durieux et l'appareil photo qu'il lui a laissé. L'histoire est réélaborée en histoire d'amour entre un homme et une femme où l'appareil photo devient violon mais le terreau semble bien être celui-là et il fait naître Ernst Légy comme être à part. Quant à l'errance – qui sera bien plus tard celle de Jeanne – elle peut être considérée comme une façon singulière de nommer le deuil à faire. Ainsi, si nous remplaçons, dans son texte, le terme errance par celui de deuil nous obtenons ceci :

Deuil : le deuil ce n'est pas forcément être perdu dans un lieu, c'est plutôt comprendre qu'on a perdu ou qu'on est perdu en soi. Le deuil implique une traversée et un rapport au temps modifié : il paraît plus long, comme au ralenti. *Déambuler, s'égarer, se tromper* sont les éléments saillants des principales figures de style attachées à la notion de deuil, à savoir : **la répétition** (être endeuillé c'est repasser par un chemin déjà parcouru sur le plan topographique ou psychologique) **le passage** (être endeuillé c'est tendre – s'élever ou sombrer – vers un autre état) et **l'impasse** (être endeuillé c'est porter envers et contre soi le sentiment du sans issue).

Si Ernst Légy surgit comme une identité singulière dans ce groupe anonyme, il ne parvient pas à capturer cet homme disparu.

En partant du postulat que cet homme figure le père, nous pouvons alors, comme Jeanne Durieux, entrevoir les limites de toute sublimation. Rien ne pourra restituer cette perte. Sur la photographie il n'est pas présent. « *Croyez-vous aux fantômes* » sonne alors comme une dernière possibilité de le penser dans un Ailleurs plutôt que dans le néant.

Que serait devenu ce projet s'il avait été écrit ? Les différents personnages auraient-ils eu un prénom ? Jeanne Durieux – grande amatrice de lecture – s'essayait-elle à une forme hybride de Nouveau Roman où comme le théorisait Alain Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute :

« Le roman des personnages appartient bel et bien au passé, il caractérise une époque : celle qui marque l'apogée de l'individu. Peut-être n'est-ce pas un progrès, mais il est certain que l'époque actuelle est plutôt celle du numéro matricule¹⁰⁶ »

« C'est à contre-cœur que le romancier lui [au personnage] accorde tout ce qui peut le rendre trop facilement repérable : aspects physique, gestes, actions, sensations, sentiments courants, depuis longtemps étudiés et connus, depuis longtemps étudiés et connus, qui contribuent à lui donner si bien compte l'apparence de la vie et offrent une prise si commode au lecteur¹⁰⁷ »

Nous ne le pensons pas. Nous pensons au contraire que tous ces projets étaient d'abord et avant tout écrits pour elle. Sans ambition de forme mais avec un immense enjeu de contenu : celui de consoler la blessure induite par la perte advenue dans un moment d'impréparation psychique.

Le projet n°2 est constitué de différents éléments : tout d'abord, la parution d'un ouvrage intitulé *figures de la poule dans la littérature Européenne* pour lequel Ernst Légy est un universitaire issu du champ psychanalytique à en croire la présentation qu'il fait de l'ouvrage ; ensuite l'interview faite du réalisateur Ernst Légy, qui adapte le livre en film. Enfin, son avis de décès. Dans ces trois documents, l'identité d'Ernst Légy est mouvante.

¹⁰⁶ Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Minuit, Paris. 1967, p.28.

¹⁰⁷ Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Gallimard, Paris, 1956. p.47.

D'abord un universitaire (après avoir été un photographe dans l'imaginaire de Jeanne et dans le projet numéro 1) puis réalisateur. Dans les projets suivants d'autres identités surviendront.

Ce qui nous semble important ici c'est de rassembler le dénominateur commun entre l'universitaire et le réalisateur. Ce qui semble lier ces différentes figures ou facettes du même personnage, c'est la *mélancolie* : derrière la façade satirique de la fausse table des matières, le texte attribué à Ernst Légy le vocabulaire employé insiste sur *la blessure, la faille, l'impuissance*, « *l'instabilité de la structure du Moi* », un « *cas-limite* » en concluant dans un langage quelque peu abscons : « *Ce qu'elle projette devant elle comme son idéal (la tourterelle) est le substitut du narcissisme perdu de son enfance au temps où elle était elle-même son propre idéal (...)* ». Voici pour le premier document. Dans le deuxième document qui pastiche une interview, il est question de *fantômes, d'agonie, de souvenirs d'enfance*. Là encore, derrière les rires – toujours indiqués entre parenthèses – la gravité s'affiche. Le troisième document quant à lui fait état du *suicide* d'Ernst Légy, de sa fatigue, de son échec. Nous le voyons tout ce qui est ici rassemblé convoque une mélancolie à laquelle Jeanne Durieux parvient à donner une forme.

Le projet n°3 est un texte que Jeanne attribue à Ernst Légy dans lequel – dès le titre – il est question de disparition et d'absence : « Le fantôme d'Ava Mirna ». Dans ce projet, au-delà du fait que ce projet donne une véritable profondeur à Ernst Légy et par-delà l'idée qu'en passant de photographe, à universitaire et maintenant comédien, quelque chose est signifié sur les rôles sociaux qui, possiblement, nous emprisonnent dans des codes, un élément en particulier retient toute notre attention : *l'objet*.

Un objet de valeur a failli être perdu dans un entre-deux (« je traversais le square »). L'objet s'avère en fait être un objet trouvé, un objet ayant été caché par une cantatrice, Ava Mirna, à l'intérieur d'un meuble de valeur. *Objet trouvé, perdu, objet retrouvé*, cet objet – qui renvoie toujours à l'Autre en appartenant jamais totalement à celui qui croit le posséder – permet à Ernst Légy de remonter le temps – notamment en invoquant les souvenirs pour repindre une Belle Époque – et questionner les limites de l'imaginaire :

toutes ces choses comme l'assassinat, le suicide ou autres exubérances racontées étaient donc fausses mais peu importe. Là n'est pas le plus important. *L'objet* est le noyau central du projet parce qu'il permet d'inscrire *le manque* tel que le vit Jeanne Durieux. En effet, fine lectrice de textes psychanalytiques, Jeanne devait certainement concevoir – peut-être sans le savoir consciemment – cet idée *d'objet* comme celui du concept lacanien prenant en compte « l'objet perdu du désir » freudien, « l'objet transitionnel » de Winnicott et « l'objet partiel » de Klein. Ainsi considéré, il ne s'agit plus de lire la nouvelle à l'aune de quelque chose de trouvé, perdu et retrouvé pour Ernst Légy mais plutôt d'y voir l'indication d'un manque absolu qui se fait plus ou moins sentir à différents moments de nos vies. En surgissant l'objet masque le manque. Notons tout de même que l'objet en question renvoie au temps. Qu'une fois de plus dans ce texte il est question de fantômes et de mort.

Le projet n°4 fait de Ernst Légy un poète. Un créateur donnant vie à un homme consumé par la vie (les doigts brûlés) qui elle-même se transforme en cendre. La mort est encore présente dans ce projet. Il y est question de la passion de vivre qui a quitté ce personnage « toujours en fuite ». Intéressant de noter que la passion est juste un moyen d'accéder à une échappatoire tant recherchée. Enfin, remarquons que le rire énorme qu'il adresse à lui-même – à travers les reflets des yeux du narrateur – accentue le caractère halluciné de ce poème.

Tous ces projets, et il y en avait selon Henri Durieux beaucoup d'autres, montrent à la fois la nature très créative de Jeanne Durieux, une personnalité assez tourmentée par des thèmes comme ceux du néant, de la mort, de l'absence, du fantôme. Ils montrent également une certaine impuissance à donner à ces projets une visibilité, une forme concrète allant au-delà de notes prises et conservées dans un tiroir et dans un carton. Dans cette impuissance réside peut-être la faille psychique grandissante avant d'être dévastatrice.

Conclusion

Et si à mon tour je m'adressais – avant une postface explicative – à Jeanne Durieux ?

Oui ma chère Jeanne, à moi de t'écrire pour conclure ce projet que j'ai mené dans une immense jubilation ! J'ai toujours aimé la complexité des êtres et la tienne était au rendez-vous. Peut-être aurait-il fallu développer davantage certains aspects de ta vie et les contextualiser, j'en suis bien consciente, mais je sais aussi que les vies ne se résument qu'au prix de certains gommages et de certains oublis.

Evoquer ton histoire a été une façon pour moi d'aborder les sujets qui me tiennent à cœur : la prégnance de l'imaginaire, les voyages et les projets que l'on rédige et qui restent dans les cartons. Que racontent-ils de nous ces projets qui restent bien à l'abri jusqu'au moment où on les attribue à un Autre ? A un double ?

Ma chère Jeanne, voilà que les choses se terminent...je te vois maintenant disparaître, et avec toi Henri, Philippe, Jacqueline, Paul Lefebvre l'infirmier, le docteur Delmont et les voisins mécontents du bruit que tu faisais...Evanescents vous semblez filer loin de moi.

Avant de te quitter j'aimerais te dire ceci : Jeanne(tte) était le prénom d'une de mes poupées lorsque j'avais sept ans. Elle savait dire « maman » « bonjour » et « au revoir ». Et puisque dans l'entre-deux dans lequel tu te trouves je peux apercevoir ton salut amical, alors disons-nous au revoir ma Jeannette !

Postface

L'imaginaire encore et toujours

Sur le modèle des poupées russes qui s'emboîtent pour renfermer tour à tour une version d'elles-mêmes en plus petit, il arrive aux personnages imaginaires - et c'est le cas ici - d'en contenir d'autres. Ernst est un personnage imaginaire mais Jeanne Durieux en est un aussi : le mien. Et puisqu'il est question de poupées russes, si je ne suis pas moi-même le personnage imaginaire d'un autre, il m'arrive, comme pour n'importe lequel d'entre nous, d'être prise sans le savoir dans l'imaginaire de quelqu'un. En réalité, il nous est impossible de nous défaire de l'imaginaire : les rêves et les systèmes de croyances en témoignent.

Mais revenons au personnage de cet ouvrage. J'ai créé de toutes pièces cette femme qui inventait, quant à elle, un autre personnage auquel elle s'accrochait si intensément que son renoncement à cet être imaginaire lui était proprement impossible. Le prendre pour réel était une défense contre son évanouissement, sa disparition.

Jeanne Durieux est un personnage que j'ai créé pour être le centre d'un dispositif plus large de recherche-crédation concernant tous les thèmes apparaissant au fur et à mesure que s'écrivait l'histoire. Étrangement, elle m'est apparue une première fois en 2007 – et je l'avais complètement oublié jusqu'il y a quelques semaines – dans un de mes petits films de fiction, *Natures Mortes*¹⁰⁸. Je jouais son rôle, celui d'une femme ayant été plagiée qui disait ceci, dans une autre version d'elle-même - une affiche la représentant¹⁰⁹ - :

« Je me suis cherchée partout et je ne me suis retrouvée nulle part. Alors, je me suis inventée. Oui monsieur ! Inventée de toutes pièces ! Comment voulez-vous que j'accepte un seul instant qu'on me vole ce que j'ai élaboré dans le doute et la douleur ? »

Rétrospectivement, je trouve cette phrase étrange : le personnage s'invente lui-même.

¹⁰⁸ <http://erikathomas.free.fr/cm.php>

¹⁰⁹ <http://erikathomas.free.fr/affiches.php#nature>

Cela peut paraître incroyable d’avoir oublié que j’avais donné le nom *Jeanne Durieux* à ce personnage de 2007 mais c’est pourtant vrai. Redécouvrir cet épisode oublié me fit un drôle d’effet dans la mesure où comme pour Ernst Légy, Jeanne a *ressurgi* dans mon esprit. C’était en 2022, lors d’une nuit d’insomnie.

Je cherchais quelque chose pour focaliser mon attention. Et cette femme – sous les traits d’une très vieille femme – m’est venue en tête. J’ai eu l’étrange impression que son histoire défilait sous mes yeux et, enthousiaste par ce nouveau projet, je me suis mise au travail dès le lendemain.

Pour réaliser ce projet, j’allais solliciter ma sœur (*Nathalie Ommundsen*), des amis (*Sophie Boutté, Sylvie et Christophe Brunellière*), j’allais gentiment piéger¹¹⁰ quelques « experts », mes collègues de l’Université Catholique de Lille (*Carole Pinel, Julio Guillen, Florentina Rodrigo Paredes, Stéphanie Leroux, Fernando Monroy et Michel Feugain*) et faire rire mes étudiants de master 2 ravis d’apporter leurs contributions à cette histoire (*Millie Chiron, Souleyman Afaska, Robinson Wullens, Lison Delforge, Marie Vidal de la Blache, Sarra Barira, Bertille Roux, Agathe Dupont, Emma Fournier, Paul René-Bazin de Jouy, Marc de Soyres et Romain Basquin*). Qu’ils en soient tous ici très chaleureusement remerciés !

Et puis, quelque chose s’est produit. Amatrice et collectionneuse de lots de photographies d’inconnus que je commande de temps à autres sur *Internet*, je suis tombée sur un ensemble contenant la photographie à laquelle j’ai immédiatement associé ma nouvelle Jeanne Durieux. Celle de la couverture de cet ouvrage. Un visage malicieux, en pleine jeunesse. Un visage auquel il est possible de prêter la phrase : « *inutile de me faire une cour assidue je suis déjà conquise* » soi-disant rapporté par son mari Henri Durieux.

¹¹⁰ Je leur ai fait croire dans un premier temps à la réalité de Jeanne Durieux.

Avec cette "découverte" photographique, une question importante s'est posée. Christian Boltanski aimait à répéter, ce que je ne cesse de répéter à mon tour, à savoir que : « *Quelqu'un a dit : on meurt deux fois. On meurt quand on meurt et on meurt une deuxième fois quand on trouve votre photo et que plus personne ne sait de qui il s'agit...* » La question que je me suis posée la voici : meure-t-on une troisième fois lorsque quelqu'un se saisit de notre photo dont plus personne n'a rien à en dire pour y accoler une histoire qui n'est pas la nôtre, une fiction ?

Cette question m'est apparue comme une question d'éthique. Là encore, j'ai sollicité l'avis de mes proches et de mes amis. Je les ai écouté pour me faire ma propre opinion. Et puis j'ai senti quelques apaisements en m'imaginant qu'il s'agissait aussi, par ce procédé, de donner tort ou de retarder le destin que prête Roland Barthes à ces images : « *Toute photo sera un jour jetée aux ordures. Avec elle disparaîtra aussi la vie et l'amour* ». J'ai voulu les arracher à l'oubli en me disant qu'il fallait presque les considérer comme des photographies d'actrices d'acteurs, de figurants.

Et si nous pouvions penser que cette inconnue de la photographie avait, par impossible, - ne serait-ce que quelques secondes - imaginé un jour incarner une autre vie que la sienne, une vie ressemblant, par endroit, à celle de ma Jeanne Durieux, alors toute cette fiction aura quelle chose de la magie qu'il nous est parfois donné d'entrevoir dans ce bas-monde.

Table des documents – des intervenants – iconographie

1) Documents

Document n°1 - Extrait d'un texte inédit rédigé par Jacqueline Castillo, non datée	10
Document n°2 – Petite carte envoyée par Henri Fougerole le 18 septembre 2010	15
Document n°3 : Lettre de Jeanne Durieux à Jacqueline Castillo. 12 mai 2010	19
Document n° 4 - Message rédigé sur un bout de papier non daté et signé "l'ensemble des voisins" .	22
Document n° 5 - Lettre rédigé par Henri Durieux adressée à Jacqueline Castillo, 5 mai 2013	23
Document n°7 - Extrait du journal de Jeanne Durieux.	30
Document n°8 - Lettre de Jeanne Durieux à sa mère non datée.	71
Document n°9 - Lettre de Jeanne Durieux à Henri Durieux datée du 13 juin 1965	72
Document n°10 - Lettre de Jeanne Durieux à sa mère Mercédès non datée.	82

2) Intervention d' experts

Carole Pinel docteur et chercheuse en psychologie clinique et pathologique	26
Julio Guillen docteur professeur et chercheur en psychopathologie et psychanalyse	57
Florentina Rodrigo Paredes maitresse de conférences spécialiste de la Civilisation espagnole	61
Stéphanie Leroux maître de conférences à l'université catholique de Lille, géographe	73
Fernando Monroy Docteur spécialiste de l'art espagnol	80
Michel Feugain, maître de conférences à l'université catholique de Lille, spécialiste de l'Afrique	84

3) Interventions de ceux qui ont rencontré Jeanne Durieux

Nathalie Ommundsen biologiste nièce d'une patiente de Saint-Anne	24
Mathilde Lachat et Maëliiss Charpentier stagiaires à Saint-Anne	26
Millie Chiron, Souleyman Afaska et Robinson Wullens jeunes chercheurs en Art	66
Lison Delforge et Marie Vidal de la Blache médiatrices culturelles à la Philharmonie de Paris	79
Sarra Barira et Bertille Roux chercheuses en Art	83

Sophie Boutté responsable d'exposition pour la Ville de Paris	87
Agathe Dupont et Emma Fournier réalisatrices de documentaire	88
Paul René-Bazin de Jouy, Marc de Soyres et Romain Basquin musiciens	89
Sylvie Brunellière et Christophe Brunellière restaurateurs d'art	91

Iconographie

Fig 1 - Archives journalistiques - B-9 Fonds Chris Marker	3
Fig 2 - Une broche en forme de mouche	14
Fig 3 - Un catalogue tant désiré	16
Fig 4 - Bouclier Asmat du début du XXe siècle	18
Fig 5 - Ouvrage bibliothèque Jeanne Durieux	21
• Photo n°1 – Journal Jeanne Durieux	31
• Photo n°2 – Journal Jeanne Durieux	32
• Photo n°3 – Journal Jeanne Durieux	33
• Photo n°4 – Journal Jeanne Durieux	34
• Photo n°5 – Journal Jeanne Durieux	35

• Photo n°6 – Journal Jeanne Durieux	36
• Photo n°7 – Journal Jeanne Durieux	38
• Photo n°8 – Journal Jeanne Durieux	39
• Photo n°9 – Journal Jeanne Durieux	40
• Photo n°10 – Journal Jeanne Durieux	41
Fig 6 - Exposition <i>La valise mexicaine</i> , Rencontres d’Arles, 2011	64
• Photos Brésil Archives famille 1 – Nordeste	70
• Photos Brésil Archives famille 2 – Nordeste	71
Fig 7 - Musique Bantou Collection musée de l’Homme	74
• Photo Ile de Pâques - Assemblage pour carte postale Ile de Pâques	75
• Photo Polynésie - Assemblage pour carte postale, Rangiroa	76
• Photo Rwanda - Assemblage pour carte postale Rwanda	77
• Photo Botswana - Assemblage pour carte postale ©	78
Fig 8 - Affiche du Parti communiste français pour le Chili	81
Fig 9 - Carte postale Iran, 1979	82
• Photo Afrique 1 et 2	85
• Photo Afrique 3	86
Fig 10 - Catalogue de l’exposition Cartier-Bresson	87
• Photo fleurs fanées	105

Bibliographie

Breton A., *Nadja*, Gallimard, folio, Paris 1ere édition 1964.

Collectif, *La Valise mexicaine, vol.1 L'Histoire et 2. Les films*, Actes Sud, 2011.

Crestani,A., *Paris Années 50*, Geste édition, 2011, p. 145-158.¹ Entretien avec Henri Durieux, juillet 2022.

Delalande J., *Un rituel de l'enfance : la petite souris*, Mémoire de maîtrise d'ethnologie dirigé par Georges Augustins et Béatrix Le Wita, Université Paris X Nanterre, 1990.

Douville O., « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social » *Cliniques méditerranéennes* 63, 2000, 239-261.

Eustache F., Guillery-Girard B., Dayan J., « Les liens ténus et complexes entre mémoire et émotions »,in *Analysis*, Volume 1, Issue 1,2017.

Freud, S. [1914] « Pour introduire le narcissisme ». *Dans S. Freud, La vie sexuelle* (81-105). Paris : PUF (1969).

Gallino G. *Il bambino e i suoi doppi. L'ombra e i compagni immaginari nello sviluppo del Sé*, Boringhieri 1993.

Garval, M., L'invention du restaurant. *Critique*,2004 685-686, 520-529.
<https://doi.org/10.3917/criti.685.0520>

Harris, L., « Penser à ce qui aurait pu arriver si... »in *Enfance*, 54, 2002.

Hoffman C. *Le destin funeste de Michael Rockefeller*, Globe, Paris, 2016.

Huchet, J.-B. Des mouches, des morts, des offrandes : archéontomologie de tombes mochicas de la pyramide de la Lune, Pérou. *Recherches amérindiennes au Québec*, 47(2-3), 23–34. 2017.

Kaës, R. « Du Moi-peau aux enveloppes psychiques. Genèse et développement d'un concept ». *Le Carnet PSY*, 117, 33-39. 2007.

Kaës, R. *La réalité psychique du lien. Le Divan familial*, 22, 107-125, 2009.

Kaës, R. *Un singulier pluriel : La psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Dunod, 2013.

Lacroix-Riz, *Le Vatican, l'Europe et le Reich de la Première Guerre mondiale à la Guerre Froide (1914-1955)*, Paris, Armand Colin, coll. 1996. P. 149.

Leiris M., *l'âge d'homme*, Folio, 1939.

Levi, P. *Les Naufragés et les Rescapés*. Paris: Gallimard, 1989.

Letzter-Pouw, S. E., & Werner, P. (2013). *The Relationship Between Female Holocaust Child Survivors' Unresolved Losses and Their Offspring's Emotional Well-Being*. *Journal of Loss and Trauma*, 18(5),396-408. doi:10.1080/15325024.2012.701126.

Louis Bourgeois M. et coll. *Les troubles bipolaires*, Ed. Lavoisier, Paris, 2014.

Monjaret, A. « À l'ombre des jeunes filles en pierre. Des ouvrières dans les jardins parisiens ». *Ethnologie française*, 42, 503-515. 2012.

Monod JC., (dir) *Dictionnaire Lévi-Strauss, entrée Laboratoire d'Anthropologie Sociale (LAS)*, Collection Bouquins, Paris, 2022 p. 565-576.

Moscovici, S., *Mon Après-Guerre à Paris : chronique des années retrouvées*, Grasset 2019.

Mourier-Casile P., *Nadja d'André Breton*, commentaire de l'œuvre, Gallimard, Foliothèque, 1994.

- Nitti P., Tapié A. et all. *C'est la vie : Vanités de Pompéi à Damien Hirst*, Flammarion, Paris, 2010.
- Pardo, É. (2010). *Le regard médusé. Recherches en psychanalyse*, 9, 84-88. <https://doi.org/10.3917/rep.009.0084>
- Pessoa F., *Le livre de l'intranquillité*, Ed. Bourgois, Paris, 1999.
- Prognon Nicolas, *Les exilés chiliens en France, entre exil et retour (1973-1994)*, EUE, Saarbrücken, 2011.
- Reyes Novaes, A., Schmidt di Friedberg, M. (eds) *Decolonising and Internationalising Geography*. 2020.
- Sansot P., *Poétique de la ville*, Méridiens Klincksieck , 1988.
- Robbe-Grillet A., *Pour un nouveau roman*, Minuit, Paris. 1967.
- Rowland-Klein, D., & Dunlop, R. *The transmission of trauma across generations: Identification with parental trauma in children of Holocaust survivors*. Australian & New Zealand Journal of Psychiatry, 32(3), 358-369 ; 1998.
- Sagi-Schwartz, A., van IJzendoorn, M. H., Grossmann, K. E., Joels, T., Grossmann, K., Scharf, M., Alkalay, S., Attachment and Traumatic Stress, 2004.
- Saint-John Perse, *Œuvres complètes, Eloges XV, Vents, I*, Paris Gallimard, La Pleiade,
- Sarraute N., *L'Ère du soupçon*, Gallimard, Paris, 1956.
- Shimazu, T. « Personified Continents in Public Places: Internationalism, Art, and Geography in Late Nineteenth Century Paris ». In: Schelhaas, B., Ferretti F 2020.

Simon Texier, *Paris 1950, un âge d'or de l'immeuble*, catalogue de l'exposition, Paris, Éd. du Pavillon de l'Arsenal, 2010.

Souty J., *Pierre Fatumbi Verger. Du regard détaché à la connaissance initiatique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2007.

Taylor M., *Imaginary Companions and the Children who Create Them*. New York, Oxford, 1998.

Teicher, N., *Fernando Pessoa ou l'écriture d'une vie*, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Université catholique de Louvain, 2019.

Van den Broek d'Obrenan C., *Le Voyage de « la Korrigane »*, préface de Paul Valéry, Payot, Paris, 1939 et Christian Coiffier et al., *Le Voyage de « la Korrigane » dans les mers du Sud*, Hazan, 2001.

Vandevoorde J. et coll., « Reconstitution et modélisation du processus suicidaire chez les suicidants » in *L'Évolution Psychiatrique*. Volume 77, Issue 3, July–September 2012, Pages 352-372

Voltaire Louis, La carte postale n'est pas un gadget in *Communication et Langages* 31, 1976, p. 87-104.

Table des matières

Avant-Propos	3
Introduction	5
Première Partie – Une vie par sa fin	7
• Chapitre 1 : le vacillement et l’enfermement (2010-2018)	9
• Chapitre 2 : le journal (octobre 2013)	29
Deuxième Partie – Une vie par son début	59
• Chapitre 1 : Exil parental, enfance, jeunesse et âge adulte (1936-2000)	61
• Chapitre 2 : Ernst Légy (1952-2018)	89
Conclusion	111
Postface – L’imaginaire encore et toujours	113
Table des documents – Intervenants – Iconographie	117
Bibliographie	121

Erika Thomas
Jeanne Durieux (1942-2018)
Tours et détours de l'imaginaire

Pourquoi certains éléments, qui pourtant nous font dévier de notre recherche principale, rencontrent chez nous, et d'une façon si impactante, un écho important ? Quelque chose ressemblant à un désir... Est-ce essentiellement dû à l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvons au moment où nous recevons ces éléments ? Le fait est que je ne pensais pas alors que ce fil que j'allais tirer semaines après semaines m'emmènerait dans des contrées singulières à la rencontre de personnes qui avaient côtoyé d'une façon ou d'une autre Jeanne Durieux dite Jeanne Labroche. Cette femme - fille d'un père hongrois et d'une mère espagnole hantés par l'oppression politique, ethnologue autodidacte, photographe de voyage, vendant ses photos et ses articles à des journalistes de salon qui les signaient à sa place - avait tout pour qu'un ouvrage lui soit consacré. Rassembler des éléments épars n'a pas été chose facile. Mais une rencontre en a entraîné une autre. Ainsi se construisent les récits, les histoires.

Erika Thomas est professeure des universités en arts, cinéma et anthropologie visuelle à l'université catholique de Lille. Ses recherches-crétions portent sur l'écriture, l'écriture documentaire et les liens entre poésie et arts visuels.